

ENQUÊTE

ANTHROPOCÈNE

EN

CAMARGUE :

Exposer la photographie

À Ground Control

À l'aune de la canicule !

Habiter ici, (Arles), Delta du Rhône et dans le Monde sur (Terre).

Nous sommes, ici et dans le Monde, face à des bouleversements majeurs qui appellent à la mobilisation et à la réunion des sociétés, des sciences et des arts. Une culture commune est appelée à se construire pour engager la bifurcation vers de nouvelles conditions d'existence.

Le dernier rapport du GIEC ré-affirme le consensus scientifique sur les dérèglements à l'œuvre à

l'échelle planétaire : réchauffement climatique, intensification des variations météorologiques brutales, fonte des glaciers, modification des courants marins et de l'acidité des océans, généralisation des pollutions chimiques des eaux et de l'air, extinction massive des espèces, épuisement des ressources, déforestation, multiplication des mégafeux, etc. Et ce dérèglement global renforce toutes les formes d'inégalités.

Les politiques d'adaptation et de réorientation sont indispen-

sables, mais elles sont largement à inventer et ne seront pas uniquement technologiques. Elles devront associer tous les territoires qu'ils soient fortement ou faiblement urbanisés, se fonder sur l'innovation, la créativité sociale, politique, culturelle et technique, la réactivation de pratiques opérantes, et s'appuyer sur l'implication des habitants.

Pour faire face à ce contexte et être à la hauteur des enjeux qui en découlent, Cité anthropocène propose d'agir en particulier au

travers d'études post-disciplinaires (une science frontière en cours d'élaboration — «frontière» c'est-à-dire ligne non de partage mais de passage entre les disciplines et tout autant «frontière» entre les acteurs). Ces études sont incubées et des expérimentations scientifiques, sociales, politiques et culturelles sont dirigées et/ou accompagnées en lien avec tous les acteurs de la production de la ville que sont : les collectivités, les habitants, les concepteurs, les acteurs culturels et économiques.

Basculement

L'été caniculaire et les incendies de l'été 2022 illustrent avec une grande clarté les bouleversements à l'œuvre et nous engagent tous, depuis nos situations respectives, à porter une réflexion sur la nouvelle époque dans laquelle nous sommes plongés : l'anthropocène. Tout est impacté : les pratiques des photographes et celles des visiteurs, les lieux qui les accueillent, les scénographies, les parcours et les programmations, celles et ceux qui concourent à faire vivre un événement culturel estival dans le sud de l'Europe, la vie économique et festive de la cité, les mobilités à différentes échelles territoriales - l'évènement étant international -.

Pour affronter ces enjeux complexes tout en recherchant des alternatives crédibles et potentielles, en février 2023 une démarche d'enquête avec Cité anthropocène est initiée à partir de Ground Control et du travail photographique "Atlas des Régions Naturelles" des photographes Eric Tabuchi et Nelly Monnier, avec le soutien de SNCF Immobilier.

Par où commencer ? p.6

Comment avancer ? p.24

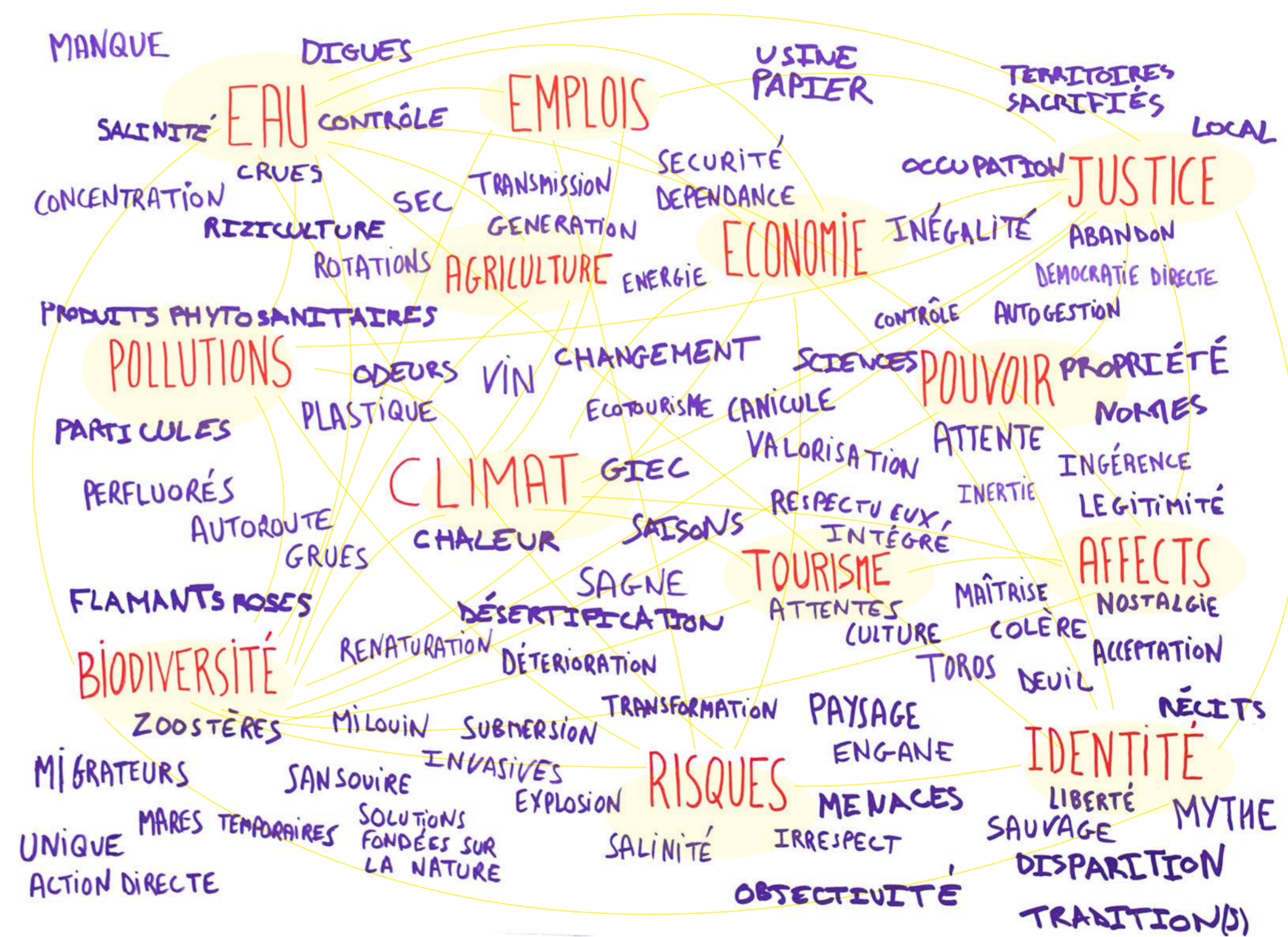
Où aller? p.52

- 8** Soleil Gris.
Eric Tabuchi et Nelly Monnier
- 12** Faire diverger les valeurs.
Iris Millot
- 16** Révéler le territoire anthropisé.
Jingyu Cao
- 20** Choisir des angles différents.
Raphaël Lods
- 38** Nous n'avons jamais vu ça.
Jindra Kratochvil
- 40** Le devenir ruine de l'Anthropocène.
François De Gasperi
- 42** L'agriculture, une fragile interdépendance.
Sofia Correa
- 44** Le théâtre de la réconciliation.
Thomas Boutreux
- 45** Microbiologie du sol invisibilisé.
Marine Durand
- 46** Vivre avec le(s) risque(s).
Adrien Toesca
- 47** Disparaître ou ne pas disparaître ?
Valérie Disdier
- 48** Géohistoire, exploiter ou préserver ?
Yann Brunet
- 50** Architectures non-éternelles.
Jérémy Cheval

PROBLÉMATIQUES

ET

MOTS-CLEFS



UNE

ÉQUIPE

Coordinateurs

Jérémy Cheval, architecte urbaniste Ph.D.
Valérie Disdier, Cité anthropocène, École urbaine de Lyon.
Jindra Kratochvil, Cité anthropocène, École urbaine de Lyon.
Isabelle Vio, Cité anthropocène, École urbaine de Lyon.

Participants

Six doctorants de l'École urbaine de Lyon :
Sofia Correa, agroécologie.
Thomas Boutreux, écologie.
Yann Brunet, géohistoire.
François De Gasperi, géographie sociale et urbaine.
Marine Durand, microbiologie-bioremediation des sols.
Adrien Toesca, génie énergétique.

Trois étudiants de l'ENSP :

Jingyu Cao
Iris Millot
Raphaël Lods

Un architecte :
Nils Freyermuth

Intervenants

Amanda Antunes, Agnès Bénichou, Cécile Nedelec et Christoph Wiesner, Les Rencontres de la photographie.
Eric Tabuchi et Nelly Monnier, photographes.
Matthieu Duperrex, philosophe.
Virginie Maris, CNRS.
Gilles Thomas, SNCF Immobilier.
Lisa Ernoul et Marc Thibault, Tour du Valat.
Alain Vargas, architecte.
Fedra Wardak, artiste-architecte.
Lydie Catala-Malkas, Parc naturel régional de Camargue.

Avec le soutien de la SNCF immobilier.

Entretiens réalisés

Agnès Bénichou, Les Rencontres de la photographie, administratrice générale.
Anne Tindille, régisseuse, responsable de la librairie du musée, gestion des collections.
Anne Vadon, PNR, Chargée de mission agriculture et élevage.
Auréli Grellet, PNR, Chef de pôle eau et développement rural.
Céline De Paris, SYMADREM, Ingénieur Rhône aval et Littoral.
Christophe Lespilette, Ville d'Arles, Directeur du Patrimoine et de la Culture
Claire Simonin et Bruno Schickelé, Association les flamants roses.
Cloé Castellas, POP, Plateforme ouverte au public, directrice.
Clotilde Saint-Martin Ph.D, Chef du service d'ingénierie pédagogique, Service départemental d'incendie et de secours des Bouches-du-Rhône.
Estelle Rouquette, PNR, Pôle patrimoine, culture et vie locale, Chef de pôle, conservatrice du Musée de la Camargue.
George Gauzargues, pêcheur et résident de Beauduc.
Jean Rakovitch, École Domaine du Possible, directeur.
Jean-Marc Bernard, Ville d'Arles, responsable du secteur sauvegardé.
Jean-Paul Demoule, habitant, archéologue et préhistorien.
Julina Castellas, École Domaine du Possible, enseignante.
Lydie Catala-Malkas, PNR, Chargée de la valorisation, éducation et animation du Domaine de la Palissade.
Maëlys Marage, PNR, Chargée de mission Eau et milieux aquatiques.
Maria Finders, Luma Arles.
Marie-Alice Martinat, PETR, Chargée de mission Agriculture & Alimentation
Marion Croizeau, PNR, Chargé(e) de mission architecture, urbanisme, paysage.
Martin Guinard, Luma Arles.
Mathilde Tourniol du Clos, Architecte DPLG, Ancienne gare de Lunel.
Olivier Colladant, Les Rencontres de la photographie, responsable des agents d'accueil
Sophie Croquette, PETR, Chef de projet ruralité.
Stéphan Arnassant, PNR, Biodiversité et patrimoine naturel, Chef de pôle.
Yannick Barré, Luma Arles.

Chasseur.
Pêcheur et résident de Beauduc.
Garde du littoral, conservatoire du littoral.
Menuisier.
Pépinieriste.
Cantonniers.
Habitants.

Lexique
ENSP : École nationale supérieure de la photographie - Arles.
PETR : Syndicat Mixte du Pays d'Arles Pôle d'Équilibre Territorial et Rural du Pays d'Arles.
PNRC : Parc Naturel Régional de Camargue.

CARTOGRAPHIE DES

ACTEURS



ET

TRANSDISCIPLINAIRE

ENJEUX

Enquête anthropocène Février 2023	4-59	Une équipe	
			GROUND CONTROL 2023

Cité anthropocène cite-anthropocene.fr	5-59	Cartographie	
			Les rencontres de la Photographie 2023

PAR OÙ

COMMENCER ?

La démarche de cette enquête transdisciplinaire menée en territoire arlésien visait initialement à réfléchir à l'adaptation du bâtiment Ground Control aux enjeux du changement climatique. L'année 2022 a été marquée par une très forte canicule ayant rendu complexe les conditions d'exposition des Rencontres de la photographie. Mais dès lors qu'on se penche sur un territoire confronté aux enjeux du changement global, on se rend vite compte du risque de vertige, de chute. Car les enjeux qui bouleversent l'habitabilité du monde se déploient toujours à toutes les échelles.

Notre rôle en tant que chercheurs est alors de déplier ces différentes échelles, de montrer l'intrication des liens qui les traversent, les relations d'interdépendances multiples que les humains et non-humains d'un territoire sentinelle établissent entre eux.

«C'est ce que cherche à faire notre approche qui problématise la question des franchissements et des ruptures, à toutes les échelles du territoire arlésien, celle du bâtiment, de la ville, du delta du Rhône jusqu'à celle globale interrogée par l'Anthropocène.»

L'exposition photographique, cheminement entre écart et continuité :

L'idée de franchissement est une thématique évidente du travail d'Eric Tabuchi et de Nelly Monnier. L'Atlas des Régions Naturelles interroge la question du parcours, de la traversée du territoire français. À travers un travail d'archivage, les photographes documentent la variété des paysages français, leur évolution, les singularités régio-

nales en termes architecturaux et paysagers, mais aussi les éléments de similitude qui peuvent traverser ces espaces. Pour ce faire, leur démarche met l'accent sur l'idée de continuité, de progression. C'est un parcours lent, un cheminement continu et progressif dans l'ordinaire de ces régions qui s'opère loin d'une vision spectaculaire qui ne montrerait que des éléments totemiques des paysages français.

De même, les travaux présentés par les trois élèves de l'ENSP interrogent eux aussi l'idée de rupture et de franchissement. C'est le cas du travail d'Iris Millot qui met en scène le mode d'habiter d'une femme paysanne dans le moyen pays niçois. Celui-ci apparaît en rupture avec la société de son temps, tant par son militantisme historique au sein du Mouvement de Libération des Femmes que par son mode de vie reclus dans une ferme en autonomie. Un travail paysan qui s'inscrit dans la continuité et la tradition, en rupture avec les formes de vie contemporaines d'un monde urbanisé.

Le geste architectural interrogé par Raphaël Lods questionne également la notion de continuité et de rupture dans la pratique architecturale de Marcel Lods architecte pionnier de par son travail sur les grands ensembles, les préfabriqués. Il ressassait pour ce faire, dans un travail d'archivage, les différents éléments saillants d'une architecture pionnière ayant concouru à la réalisation des premiers grands ensembles et préfabriqués français.

Les pratiques architecturales chinoises sont aussi mises en lumière par Jingyu Cao à travers un travail photographique

qui met en scène le processus de destruction et de reconstruction de certains bâtiments des mégapoles chinoises. Là encore, c'est la question de l'héritage et de la passation qui est interrogée par l'artiste, en somme du devenir de ces espaces voués à une transformation spatiale. Ses images mettent les messages de propagande visant à célébrer le devenir de ces bâtiments, à acclamer les populations habitantes.

Ground Control, est-ce un bâtiment au sein d'un tissu urbain discontinu, en entrée ou fin de ville ? La situation même de la halle Ground Control problématise elle aussi cette idée de franchissement et de rupture. Le bâtiment est en effet situé dans un cul de sac, en fin de ville. Les éléments physiques de discontinuité spatiale sont nombreux et s'expliquent essentiellement par la présence des activités ferroviaires sur le site - rails, hangars -, autant d'éléments de discontinuité spatiale qui constituent une frontière, une barrière au cheminement et font de cet espace un lieu inhospitalier, et peu traversé. Car les différents échanges nourris au cours de cette enquête nous ont rappelé l'accessibilité difficile de ce site d'exposition en comparaison du reste des lieux du centre-ville qui accueillent des expositions. Pour remédier à l'idée que ce bâtiment se situe « trop loin », des réflexions ont été engagées pour recoudre et suturer cette portion de ville avec le reste du territoire arlésien.

La présence à l'immédiate proximité de cette friche des Gorgan, famille illustre de Gitans arlésiens, constitue également un élément de rupture urbaine et un franchissement difficile avec

les immédiats environs. Le témoignage de Gilles Thomas, responsable de SNCF Immobilier Grand Sud nous a ainsi rappelé les relations difficiles qui existent avec ce type de public (enfants qui pénètrent dans les bâtiments SNCF pour voler des câbles de cuivre...). La culture gitane apparaît enfin comme un élément de rupture avec le reste des modes de vie arlésiens. Faite de nomadisme et fruit d'une adaptabilité historique, elle se situe loin des formes sédentaires de l'habiter camarguais pourtant interrogées par le devenir de ce territoire.

À l'échelle du delta du Rhône, la Camargue territoire façonné par l'eau, entre traditions et ruptures :

La question de la continuité et de la rupture se rejoue aussi à une échelle plus large dans l'ensemble du delta du Rhône. La présence de l'eau, élément constitutif du paysage de Camargue et ressource qui cristallise de nombreux conflits d'usages et de modes de gestion, problématise elle aussi l'idée de continuité et de rupture.

En termes de continuité, le Rhône est un élément historique ayant concouru à faire de ce territoire un espace traversé, sillonné par de nombreux flux économiques, humains... C'est ce qui explique la localisation historique de la ville d'Arles, capitale romaine en Gaule et plus grande ville de l'époque. Arelete rappelle en effet l'idée d'un fleuve nourricier, porteur de richesse à travers les alluvions qu'il dépose et qui permet la fertilisation des sols à proximité tout en assurant une vocation de

connectivité historique à cette ville : Canal de Marius, port de Fos-sur-Mer. C'est aussi un élément de rupture puisque la canalisation du Rhône a été historiquement rendue nécessaire pour assurer la richesse du territoire et le développement d'une identité camarguaise, mosaïque de paysages et de pratiques culturelles (élevage de taureaux, chevaux, riziculture...), qui cristallise aujourd'hui de nombreux conflits d'usages.

Aujourd'hui l'omniprésence de l'élément aquatique sur le territoire met en lumière les vulnérabilités du delta. La Camargue est en effet sujette à de nombreux risques naturels et technologiques. Son avenir peut être compromis tant par le risque de crue que par celui de submersion marine ou encore du fait de la salinisation croissante des terres camarguaises, qui compromet ainsi l'exploitation agricole historique en présence sur le territoire. La sécheresse à laquelle a été confrontée la région l'année précédente rappelle la difficile gestion de la ressource hydrique, problématique qui tendra à s'accroître toujours davantage du fait des effets du changement climatique.

«Le laisser-faire écologique met en effet à mal des habitudes héritées et constitue un nouveau seuil auquel est sujet le territoire camarguais.»

On observe à ce titre, des modes de gestion du milieu camarguais relativement antagonistes quant à la question de la ressource hydrique. Ils opposent ainsi les acteurs traditionnels du territoire camarguais (habitants historiques de la région, agriculteurs, manades) et l'alliance des « écologistes » et des acteurs de l'Etat. Les premiers défendent une gestion écocentrée où la préservation des intérêts humains est placée au centre. Ils revendiquent des savoirs vernaculaires, s'inscrivant dans la continuité d'un modèle de gestion territoriale hérité, croisent les intérêts des chasseurs, riziculteurs, agriculteurs, manades, et défendent une vision patrimoniale de la Camargue faite de cabanes, de salins, de chevaux. À cette première vision, s'oppose celle des écologistes et environnementalistes qui défendent une gestion du milieu et de la ressource en rupture de ce premier modèle. Prônant la restauration écologique, le réensauvagement et la renaturation de certains espaces de la Camargue confrontés à de nombreuses problématiques (perte de biodiversité, érosion des sols, recul du trait de côte...), ils se heurtent à une résistance identitaire relativement forte.

L'Anthropocène, moment d'entrée dans un nouveau régime écologique et historique pour le territoire camarguais :

Enfin, il est possible de considérer le territoire arlésien et camarguais comme un poste d'observation fécond pour documenter les nouveaux effets de seuil produits par l'entrée dans l'anthropocène. C'est en effet un moment de rupture, de dépassement de nombreux équilibres (perte de biodiversité, bouleversement climatique, salinité de l'eau, acidification des océans) qui tendent à faire aujourd'hui toujours plus consensus sur le territoire.

À ce titre, il est opportun de rappeler le rapport fourni par le SYMADREM fin 2022 et qui documente le risque de submersion marine dans le territoire camarguais. Fruit de la concertation d'une centaine d'acteurs du territoire, il a permis d'établir un relatif accord autour des enjeux et responsabilités induites par le changement climatique. L'anthropocène se vit ici dans les chairs des habitants et induit des bouleversements majeurs : remise en question des modes culturels du fait des conflits d'usages liés à la gestion de l'eau, et qui va même jusqu'à la

nécessité potentielle d'un déplacement des populations, comme c'est le cas aux Saintes-Maries-de-la-mer, dont l'avenir est unanimement reconnu comme incertain. Le dépassement de ces seuils cristallise un certain nombre de tensions et produit des résistances, qui dépasse aujourd'hui le stade du déni, mais se heurte au refus de certaines populations de voir des traditions historiques et constitutives de l'identité camarguaise être menacées.

Plus globalement, on peut enfin considérer ce territoire camarguais comme une sentinelle de l'anthropocène qui interroge la notion de progrès et de continuité. L'anthropocène serait alors vu comme un moment de rupture, une brèche temporelle *between past and future* où la courbe du progrès et de la progression s'inverse : la flèche du temps historique, qui a permis l'aménagement d'un territoire s'inverse aujourd'hui en ce que ces configurations spatiales sont menacées d'effondrement.

Les capacités d'adaptation du

territoire camarguais mettent ainsi en tension deux visions opposées, celle qui s'inscrit dans la tradition et la continuité, à celle plus en rupture qui acte l'avenir incertain d'un territoire et revendique une forme de laisser-faire la nature.

La réflexion initialement cantonnée au bâtiment de Ground Control met ainsi en lumière les enjeux nombreux qui traversent le territoire camarguais. Le contrôle du sol se fait de plus en plus incertain à l'heure d'un changement global qui met en tension des modes de gestion antagonistes qui sont soumis à une incertitude croissante, bouleversant ainsi des traditions centenaires.

Ainsi pour commencer ce journal il est nécessaire de présenter les propos des photographes, la présentation des enjeux majeurs et les acteurs.



© Jindra Kratochvíl

L'ATLAS DES RÉGIONS NATURELLES

SOLEIL GRIS

L'Atlas des Régions Naturelles a débuté en 2017. Cette aventure aux allures de mission photographique, menée en toute indépendance par les artistes Eric Tabuchi et Nelly Monnier, documente tous types de constructions présentes en France, sans préjuger de leurs qualités. Fermes, HLM, PME, complexes agro-alimentaires, stations services abandonnées : près de 20 000 images sont d'ores et déjà publiées sur un site internet qui permet à tout un chacun de parcourir l'ensemble de l'archive au moyen d'une double interface mêlant critères géographiques et typologiques. L'exposition Soleil Gris déploiera sur 400 m2 ces deux façons de représenter le territoire. Avec une installation constituée de plusieurs centaines de photographies, il s'agira de la plus complète présentation des travaux de l'Atlas montrée jusqu'alors.

Une remarque revient souvent à propos de l'Atlas des Régions Naturelles, elle concerne la récurrence des ciels gris qui, ajoutés à l'absence de figures humaines, produirait une impression de tristesse, voire indiquerait l'imminence d'un désastre. Cette interprétation, qu'il faut probablement mettre en rapport avec un certain nombre d'inquiétudes propres à notre époque, ne cesse d'étonner les deux photographes qui trouvent dans la tempérament et la neutralité d'un ciel couvert la lumière qui leur convient et dont ils redoutent qu'elle vienne à disparaître. De là, ils se demandent

si la crainte du réchauffement climatique mêlée au désir insatiable de soleil ne sont en définitive pas plus contradictoires que Soleil Gris, le titre-oxymore de leur exposition. Ainsi, sous l'aveuglante lumière arlésienne, les deux artistes proposent la visite d'un atlas des derniers ciels gris.

Sur les murs de l'ancien hangar SNCF Ground Control, de nombreuses images disposées en écailles dessinent un itinéraire à travers le découpage géographique des régions naturelles, territoires pré-révolutionnaires aux frontières poreuses et nuancées dont les caractéristiques architecturales et culturelles perdurent. Etabli sur une équivalence entre l'échelle du pays et celle du lieu d'exposition, ce parcours débute en Camargue avant de traverser une grande variété de régions. Il permet au visiteur de ressentir la lente évolution des paysages mais aussi la façon dont une architecture s'adapte à son environnement, se singularise, s'impose, s'inscrit dans un phénomène local ou mondial, une volonté personnelle ou collective. De la Beauce à la Bresse, de l'Albret au Grand Ried, la carte de l'ARN - contenant les noms propres d'endroits qui ont longtemps été appelés de façon générique campagne ou province - devient le plan d'exposition.

Au centre du hangar, plusieurs ensembles thématiques assemblés sur des structures modulables renvoient à la structure

typologique de l'Atlas. Chacun raconte une histoire récente des activités humaines à travers les fonctions de leurs édifices (divertir, loger, administrer, produire, revendiquer...). Conçus pour s'adapter à n'importe quel lieu, ces installations rebattent les cartes de l'archive et mettent en lumière la cohabitation de réalités divergentes qui se partagent l'époque contemporaine.

Des correspondances formelles et typologiques figurées par des pictogrammes associés à certaines photographies suggéreront une lecture transversale de Soleil Gris. Evoquant le *Voyager Golden Record de la NASA* destiné à résumer en quelques sons et images l'histoire de l'humanité et sa place dans l'univers, ces symboles sont une énième façon d'approcher l'objectivité autant que l'exhaustivité dans notre éternelle tentative de résumer le monde.

« On se demande si la crainte du réchauffement climatique mêlée au désir insatiable de soleil ne sont en définitive pas plus contradictoires que Soleil Gris, le titre-oxymore de notre exposition à venir ! »

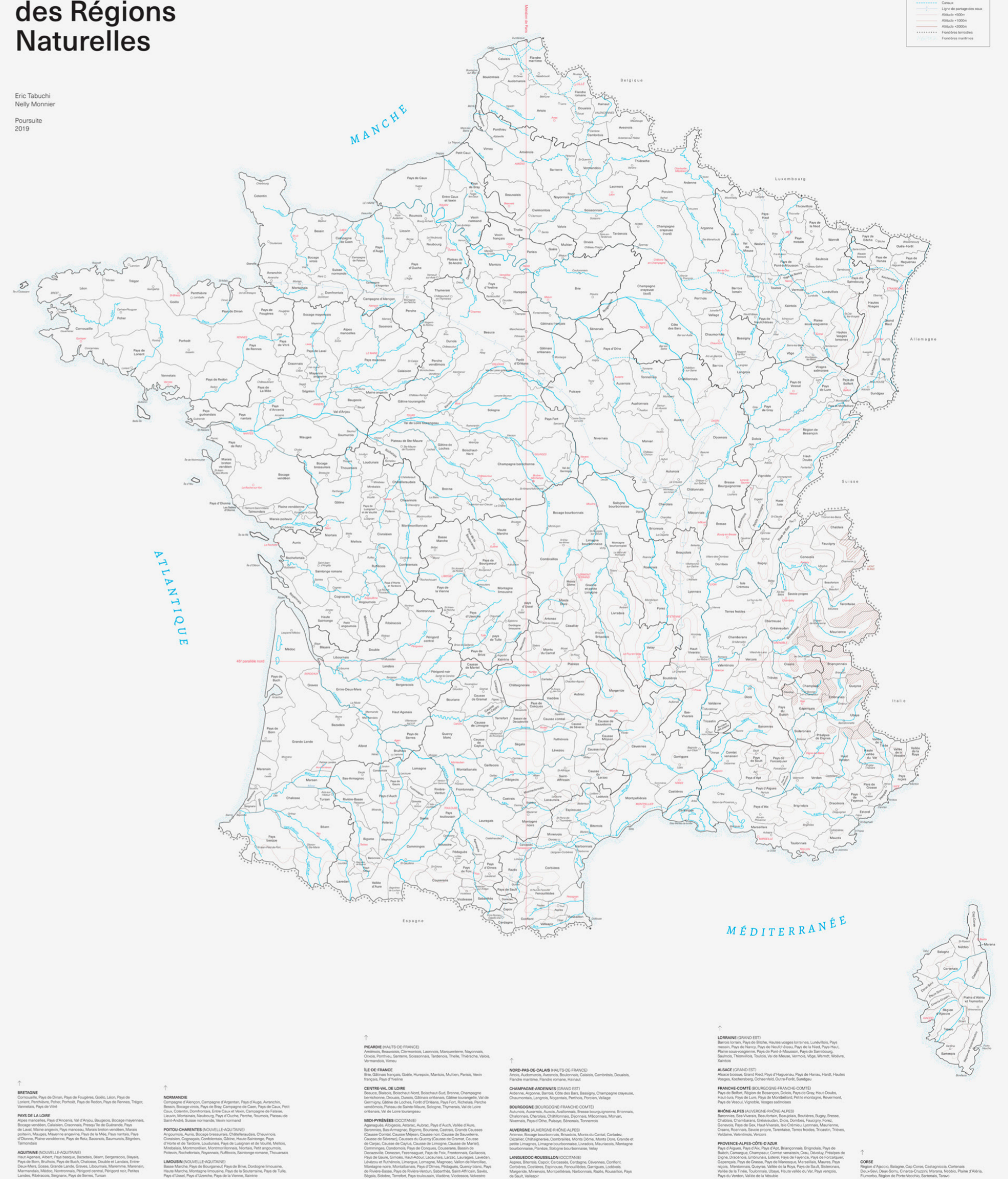
Éric Tabuchi et Nelly Monnier.
Photographes.

Leur Atlas des Régions Naturelles a débuté en 2017. Cette aventure aux allures de mission photographique, menée en toute indépendance dans un découpage géographique aux frontières poreuses et nuancées, documente tous types de constructions présentes en France, sans préjuger de leurs qualités. Fermes, HLM, PME, complexes agroalimentaires, stations-service... près de 20 000 images sont visionnables sur un site internet au moyen d'une double interface, mêlant critères géographiques et typologiques.

Ils seront exposés au sein de la programmation officielle des Rencontres de la photographie d'Arles 2023 > SOLEIL GRIS, Ground Control.

Atlas des Régions Naturelles

Eric Tabuchi
Nelly Monnier
Poursuite
2019





© p8-11 Fabuch Monnier

FAIRE DIVERGER

LES VALEURS

Iris Millot

Étudiante en dernière année à l'École nationale supérieure de la photographie - Arles. Elle récolte des indices, collecte des traces pour construire des récits se penchant sur les relations que tissent les êtres humains avec leurs milieux. Elle fait usage de ces matières pour mettre en tension les notions d'habitabilité, de transmission et d'ancrage dans des histoires plus communes.

Ses travaux seront exposés au sein de la programmation officielle des Rencontres d'Arles 2023 > UNE ATTENTION PARTICULIÈRE, Ground Control.

En tant qu'étudiante de l'ENSP, habitante depuis trois ans de cette ville, jeune et jeune « artiste », me revient constamment la question de mon positionnement au sein de ce territoire et plus particulièrement celui de l'ambiguïté relative à mon engagement. En découle ici une question : quelles répercussions ont nos pratiques sur ce territoire outre le fait que l'on passe notre temps à le parcourir pour le photographier ?

Pour ma part, ces préoccupations ont déclenché la volonté d'opérer et le besoin de me décaler temporairement d'une pratique dite artistique pour chercher des moyens de se mettre collectivement en mouvement. Tenter d'avoir des ré-

percussions directes sur le milieu où l'on s'ancre à une échelle donnée. Et tenter simplement d'habiter le paysage dont on fait usage constamment dans nos pratiques photographiques et individuelles.

Il y a un an, la nécessité de trouver des espaces à investir collectivement au sein de cette ville se faisait lourdement ressentir. Un besoin probablement déclenché par le fait que nous n'arrivons pas à habiter notre propre école et à y projeter des lieux de partage. Nos chemins croisent à ce moment celui du Printemps, un ancien bar de quartier, hôtel de passage et restaurant fermé depuis plusieurs années dont le propriétaire est Jean-Paul Capitani. Nous l'in-

vestirons pendant 8 mois. Nous ré-ouvrons le bar, nous organiserons des fêtes, des concerts, des performances, des projections, des workshops et nous proposerons une exposition collective rassemblant les travaux de soixante-dix étudiant-e-s de l'école qui s'inscrira dans le programme associé des Rencontres. Il y aura quatre mois de construction du projet et trois mois d'ouverture au public. Il nous faudra apprendre à faire, apprendre à tout faire même. Et dans ce type de contexte, être photographe ne sert à peu près à rien. Ce projet reste en perpétuelle chantier, c'est tout autant un chantier physique de remis en état d'usage des lieux, qu'un chantier de pensées où l'on se retrouve à faire au même moment où l'on pense et à faire même avant de penser, procédé de travail où il nous faut désapprendre et déconstruire différents modèles de savoir-faire et savoir-vivre collectifs pour tenter d'agir progressivement de façon moins verticales.

À ce type d'expérience, se superpose une autre grille de lecture qui éclaire de façon accrue l'ambiguïté de ce type de lieu, il s'agit de la divergence de valeurs pouvant être portées au sein d'un même espace et l'inévitable rapport au foncier. Comme si ces espaces étaient souvent à l'image du théâtre des dilemmes politiques et artistiques dont regorge le paysage, surtout arlésien.

Après ce type d'événements et d'expériences collectives se dégagent plusieurs questions. Où pouvons-nous encore trouver des failles? Comment certains espaces s'inscrivent ou justement dérivent, se rendent opaques ou illisibles à la carte? Et

au sein même de ces interstices, comment pouvons-nous faire chorégraphie collective?

Par chorégraphies collectives je désigne l'initiative d'un mouvement commun pour construire, penser et faire. Par ce terme, il est question de porter une attention aux gestes du groupe. Il me paraît important d'appuyer particulièrement cette notion car la chorégraphie est une transcription de mouvements, une écriture du corps, des pas et des figures. Elle peut être solitaire mais le plus souvent fait corps à plusieurs. C'est un espace où il faut considérer avec toute son importance les gestes que réalisent celles et ceux à nos côtés pour que quelque chose puisse advenir. C'est un moment où il faut s'accorder sur un même rythme.

Et il me semble que cette notion prend d'autant plus de sens quand elle se confronte à toutes les problématiques liées au territoire et à la cartographie.

D'un côté : quelles chorégraphies collectives sont aujourd'hui des préalables nécessaires pour initier une transformation dans nos façons de concevoir ou de créer ensemble? De l'autre :

«Par quelles chorégraphies collectives pouvons-nous parvenir à investir temporairement des zones d'entre-deux, des failles sur une cartographie dominante.»

Il paraît essentiel aujourd'hui de repenser directement la notion d'habiter. Un habiter qui ne serait plus nécessairement lié à un ancrage précis, mais plutôt à un refuge, un refuge où s'entrecroisent des éléments hétéroclites : des individus, des pensées, des luttes, des savoir-faire,

des savoir-vivre, etc. Comme des cabanes aux formes libres, résultant de la formation aléatoire de jonctions et d'enchevêtrements d'éléments hétérogènes. Une construction spontanée qui suit non pas un modèle pré-établi mais ses propres fondements. Jamais les mêmes, toujours irrégulières, toujours temporaires, prenant forme partout et trouvant, à toutes les échelles, une similarité dans les idées qu'elles abritent. Non plus des ancrages géographiques, mais des mouvements. Ne constituant plus des cartographies mais des chorégraphies.

À l'échelle du territoire arlésien, se superposent des tissus urbains, humains, mais à quels moments se croisent-ils, quels tissus s'enchevêtrent et font point de rencontres, puisque c'est aussi le terme auquel on assimile tout le temps Arles.

Et dans ce paysage, Ground Control est-il plus le terrain de jeux des enfants de la famille Gorgan, le numéro 21 sur la carte des Rencontres d'Arles, une parcelle foncière de la SNCF, ou le lieu où l'on est encore confronté à l'ambiguïté du positionnement de ce type d'espace au sein d'un territoire.





© p13-15 Iris Millot



RÉVÉLER

LE TERRITOIRE

ANTHROPIsé

Cao Jingyu

Étudiante en dernière année à l'École nationale supérieure de la photographie - Arles. Elle s'intéresse à l'impact des images médiatiques, virtuelles et réelles. Ses recherches exposent des contextes politiques et sociaux, à la frontière entre le domaine du virtuel et du réel. Sa pratique active une vigilance continue vis-à-vis des technologies qui modélisent notre façon de percevoir le monde.

Ses travaux seront exposés au sein de la programmation officielle des Rencontres d'Arles 2023 > UNE ATTENTION PARTICULIÈRE, Ground Control.

Je suis étudiante à l'École nationale supérieure de la photographie. Étant chinoise, mon observation sur un territoire est en relation avec la Chine dans quelques aspects. Et j'ai choisi ici une position d'étrangère pour vous raconter mes observations et réflexions sur Arles où je vis depuis quatre ans.

Je suis arrivée à Arles en automne pour étudier la photographie. Tout a parfaitement coïncidé avec mon imaginaire construit à partir des images médiatisées sur internet. Mais l'hiver a tout bousculé : une tempête s'est abattue sur la ré-

gion, le fleuve a connu une crue à grande échelle, la foule estivale compacte s'est évaporée, et le silence s'est installé. Seul le vacarme de la tempête habitait l'espace urbain.

Revenant en avril après la pandémie de la Covid-19, une énorme énergie a brusquement explosé dans la ville : la Fêria de Pâques a enflammé Arles. Comme un robinet qui s'ouvre, les gens de toutes parts se sont répandus pour inonder l'espace. Toute la ville était en fête. Soudain, j'ai eu l'impression d'entrer dans un univers parallèle, comme si la durée de l'hiver



silencieux avait été compressé en un instant comme un mirage et avait échappé à ma conscience. Je ne pouvais alors plus discerner la réalité.

L'été arrivant, j'ai travaillé dans les galeries durant ces trois mois. J'ai rencontré une foule de visiteurs surabondants. Revoir les visages déjà vu était comme fouiller une mine. Les gens se sont suivis sans interruption. Ils ont éclairé l'image estival de la ville : sa dynamique, les très nombreux événements, la beauté du patrimoine, l'exposition culturelle et artistique...

Cependant, après avoir vécu trois ans dans cette ville, qu'est ce que Arles l'été pour moi ? Il s'agit d'un musée à ciel ouvert spectaculaire, temporairement vivant. L'image de cette ville est interprétée seulement au regard des besoins économique et politique en conformité des attentes des touristes. Autrement dit, cette image construite étalonne en même temps le regard international, venu d'ailleurs. La transformation s'opère de manière silencieuse et invisible vis à vis des gens, alors que l'impact est marqué cumulativement dans ce territoire et sur les habitants locaux.

En Chine, une réalité de fantasme est fabriquée par les textes de propagande collés sur les murs entourant les lieux promis à la démolition ou à la reconstruction, alors que le système économique dévoyé creuse le fossé entre les riches et les pauvres. Par rapport à Arles, c'est une vision fixée, une image raffinée, qui passe par le texte. Par contre, ces deux manières participent à l'invisibilisation de ce qu'est réellement le territoire.

Je suis venue en France avec des questions pour chercher des réponses, alors que j'ai de nouvelles questions à po-

ser : *Est-ce que seule une vision étalonnée avec une image spectaculaire peut satisfaire les touristes du monde ?*

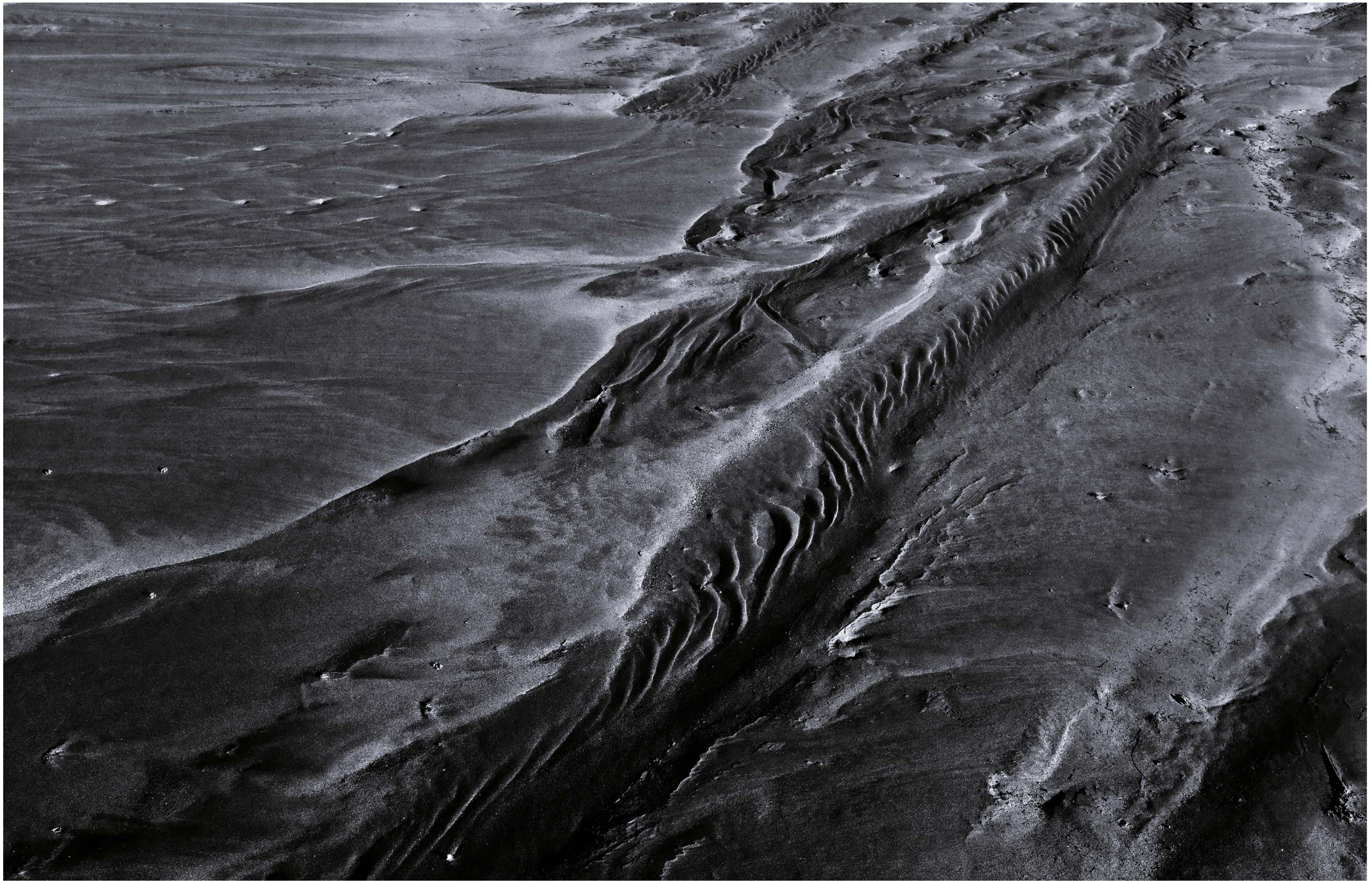
La problématique de l'Anthropocène étant déjà tellement présente, Arles est-elle particulièrement représentative pour une réflexion à ce sujet ?

La richesse de cette complexité peut-elle engager les gens à l'explorer ? Réfléchissant ce qui s'est passé à Brasilia au Brésil, après l'effondrement de l'image fantasmagorique et la réalité illusoire :

Que va-t-il rester dans la ville et pour la ville ?

Quelle image restera ?

Quand nous aurons épuisé l'exploitation de tous les lieux, que deviendra l'image du monde ?



© p16-20 Jingyu Cao

Enquête anthropocène
Février 2023

18-59

Révéler un territoire anthropisé

GROUND CONTROL
2023

Cité anthropocène
cite-anthropocene.fr

19-59

Révéler un territoire anthropisé

Les rencontres de la Photographie
2023

CHOISIR

DES

ANGLES DIFFÉRENTS

voit déjà l'image: la ruelle de la Roquette, la lumière de treize heure qui offre une diagonale, le pot d'olivier en fond et le sujet, le visage à moitié dans l'ombre. C'est le même apprenti photographe que nous verrons en terrasse au Forum une demi-heure plus tard, pastis à la main; rendant bruyamment hommage à Henri Cartier-Bresson qui, lui, savait faire de la belle photographie, pas comme ces pseudos artistes beaucoup trop conceptuels qui font pires d'années en années. C'est l'arlésien photographié plus tôt qui lui a servi son pastis, mais il ne le reconnaîtra pas.

un rien en dehors de son propre commencement et de ce qu'on projette sur elle. Et à ses côtés? D'autres images, tout aussi seules, indépendantes, immuantes.

Un des points de l'utopie de l'art c'est un refus de cet autolâtre pour une épreuve de la relation, ici pour l'image; un penser les corpus comme un fond sur et avec lesquels construire, autant d'ouverture au dialogue de chacun des éléments pour, au final, une ouverture du dialogue entre-nous, un reste de commun, face aux images.

« Une image devient image, par le regard que nous lui offrons, par cette relation dialectique que le spectateur amène et qui lui permet de dépasser son stade d'aplat d'encre, de pixels ou de bromure d'argent. »

Une image, seule, qui dort sur un disque dur, on s'en fout. Mais cette image devient image, surtout, par la relation qu'elle crée avec ce qui l'entoure. L'autre photographie à sa gauche, le texte à sa droite, la compagnie à nos côtés, le médiateur devant nous, la texture et la couleur du mur comme le rayon de lumière de fin d'après-midi qui vient se glisser par la seule ouverture et espoir de fraîcheur, là haut, derrière la cimaise.

Et si notre image ne voulait pas de cette relation? Et si l'image se suffisait en toute indépendance? On aurait une image, seule, autonome, qui ne vit que pour elle-même dans un repli sur soi sémiotique. Une image dont le sens ne la dépasserait pas, présence pure censée valoir pour elle-même, et non pour ce qu'elle représenterait. Une sorte de pièce de théâtre autobiographique où le seul acteur jouerait son propre rôle face à un miroir. Pas d'avant, pas d'après,

Raphaël Lods

Étudiant en dernière année à l'École nationale supérieure de la photographie - Arles. Il construit un travail de recherche sur des utopies et leurs échecs. Il produit l'archive des bâtiments de son bisaïeul, l'architecte moderniste Marcel Lods, alors que ses œuvres sont peu à peu détruites, abandonnées ou réhabilitées.

Ses travaux seront exposés au sein de la programmation officielle des Rencontres d'Arles 2023 > UNE ATTENTION PARTICULIÈRE, Ground Control.

J'arrive en Camargue, pour ce master à l'École nationale supérieure de la photographie. On nous y propose un projet à l'illusoire air de liberté: "choisissez un angle, celui que vous voulez, mais photographiez Arles". Chacun explore, expérimente et éprouve l'horizon. Aux pellicules et disques durs qui se remplissent, le pédagogue répond sur un même ton: chaque image est reconnue, déjà connue. D'autres sont passés avant nous, cette ville est surphotographiée, aucune image n'est nouvelle sous le soleil.

« *L'été arrive, avec ses expositions et sa procession de festivaliers.* »

On les reconnaît vite, avec le dernier Leica qui pend fièrement, à courir derrière les arlésiens pour voler un portrait dans la plus pure des discrétions. Avant même de déclencher, on



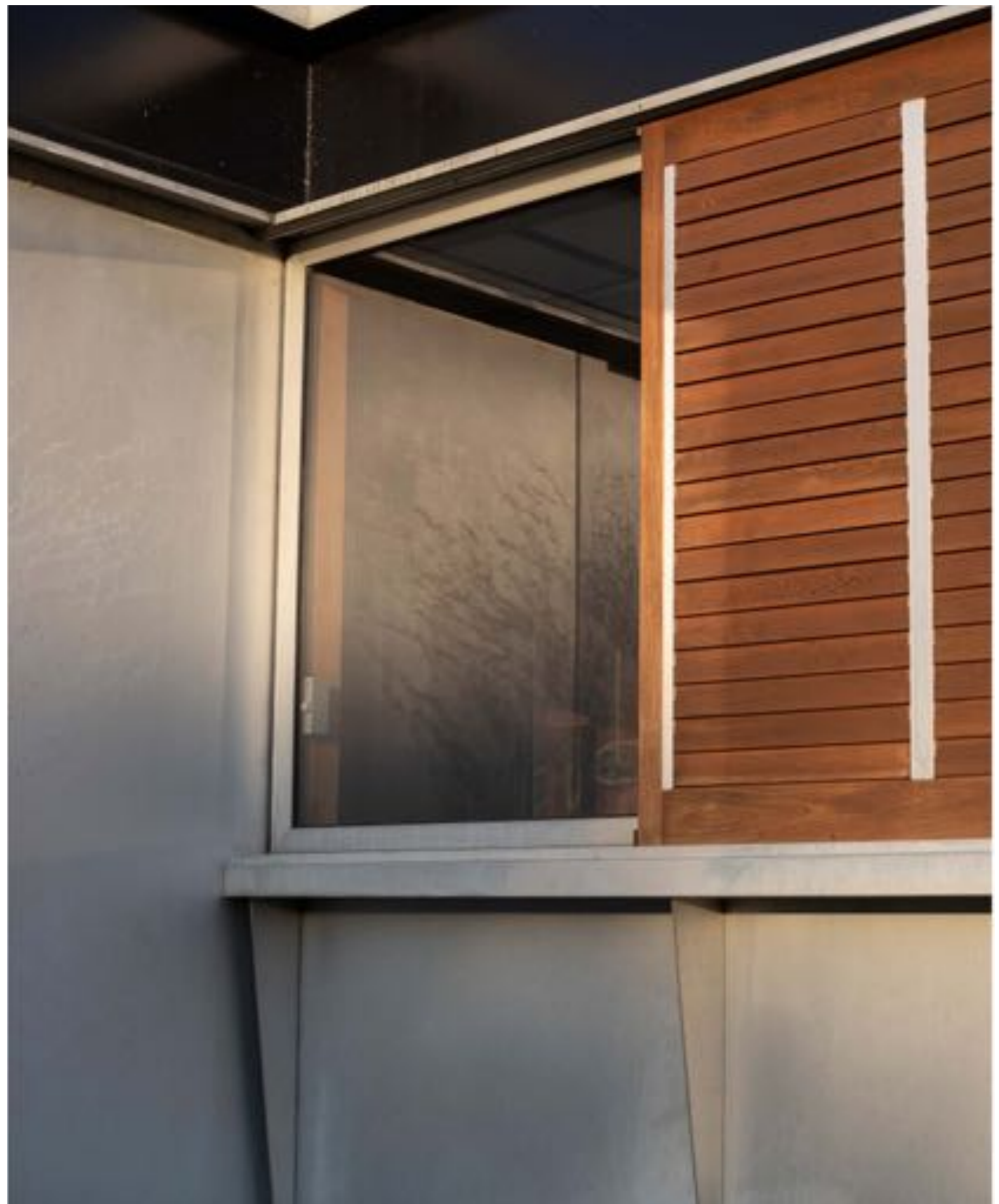
Lods sur 35 A9 © Raphaël Lods



GROUND Control © Raphaël Lods



GROUND Control © Raphaël Lods



LODS SER 71 A © Raphaël Lods

COMMENT AVANCER ?

Une démarche sensible, collective dans un cadre ouvert

Notre démarche repose sur une méthode d'enquête transdisciplinaire. Car les enjeux liés au changement global bouleversent aussi les modes de faire science, de produire des savoirs et de faire des études de terrain. À l'heure où l'habitabilité globale est fragilisée n'est il pas venu le temps de produire des décalages ? De construire des récits polyphoniques incorporant une pluralité d'acteur.ice.s toujours à réinventer ?

Interpelés par ce moment sans précédent qu'est l'Anthropocène, nous conduisons une démarche sensible, qui croise les regards de chercheur.e.s, architectes, mais aussi photographes, afin de documenter collectivement les effets du dérèglement climatique en territoire arlésien. Notre enquête vise plus largement à faire converser sciences, cultures et sociétés, autant de points de vue que nous estimons indispensables pour parvenir à un diagnostic partagé du territoire, atterrir comme nous y invite Bruno Latour, et avancer ainsi en territoire arlésien en dessinant un nouvel horizon habitable.

JOUR 1 Introduire le sujet

Présentation des enjeux anthropocène des Rencontres de la photographie d'Arles et du parc naturel régional de Camargue.

Au départ focalisée sur le site de Ground Control, notre réflexion s'est déployée à une plus large échelle. Car nous avons considéré que ce bâtiment, ayant accueilli une exposition photographique dans un contexte

caniculaire qui tendra à se reproduire, pouvait se faire le miroir des enjeux existants sur l'ensemble du territoire du delta du Rhône. Il s'agit donc d'une démarche transcalaire, qui part de Ground Control pour atterrir à différentes échelles - de la ville au Monde - puisque les enjeux qui se posent y sont largement intriqués.

Pour maintenir ce lieu comme espace d'exposition des Rencontres de la photographie, mais pour en faire aussi une chambre d'écho, un espace polyphonique qui accueille des voix parfois divergentes, nous avons travaillé à partir de nos différentes disciplines et bien souvent au-delà. Notre démarche, nécessairement processuelle, s'inscrit dans des modes de faire éprouvés mais qui laissent la possibilité du décalage sur le vif, que nous détaillons ci-dessous.

L'enquête en territoire arlésien d'une semaine, ne prétend pas à l'exhaustivité. Si des préconisations concrètes ont été fournies au terme de cette semaine de travail, notre démarche pose plus de questions qu'elle ne donne de réponses, qui ne sauraient toutes être prises à court terme. Car l'inversion rendue nécessaire par l'Anthropocène appelle bien souvent à reformuler les questions plutôt qu'à proposer des éléments de réponse interchangeables. Car "mal nommer les choses c'est ajouter du malheur au monde" suivant la formule d'Albert Camus. En ce sens, nous avons pris le parti de croiser nos méthodes et constitué des récits, réalisés des dessins, pris des photos pour mettre en doute le territoire arlésien, et assumer la part d'incertitude que comporte notre enquête.

Considérant que les enjeux multiples posés par l'Anthropocène ne peuvent être résolus par une simple adaptation technique - comme ce pourrait être le cas

de l'installation de climatisation au sein de ce bâtiment -, nous proposons une œuvre ouverte, reprenant ainsi les mots d'Umberto Eco, invitant au déplacement du regard, au décalage, et ce pour mieux interroger le territoire en présence. Cette œuvre ouverte ne saurait-elle donner lieu à de nouveaux récits et constituer, plutôt qu'une arrivée en gare, bien davantage un point de départ.

Découvrir le site.

Ce premier jour d'enquête a été l'occasion pour l'équipe de se saisir des difficultés rencontrées pour l'organisation des Rencontres lors de l'édition 2022. L'été caniculaire de l'an passé a en effet bouleversé tout à la fois les conditions d'exposition, les éléments de scénographie, l'accueil du public et le travail des différents agents œuvrant à la bonne organisation du festival. Nous nous sommes vus détaillés les difficultés rencontrées par l'équipe d'organisation via un parcours au sein de différents lieux d'exposition - l'Église des



MÉTHODOLOGIE

Entre temps collectifs et temps individuels

Objectifs :

Dessiner des préconisations (réparation et adaptation possibles) pour le delta du Rhône face aux enjeux anthropocène, en particulier climatiques, et "atterrir" à Ground Control, site d'exposition des rencontres d'Arles 2023.

Considérer Ground Control comme point de départ d'une enquête expérimentale qui en se dépliant interroge le fonctionnement plus large de l'ensemble du delta du Rhône. Faire de cet espace une chambre d'écho des problématiques, intriquées à toutes les échelles, qui se posent en Camargue à l'heure du changement global.

Processus :

Visites, entretiens, enquêtes, analyses, cartographies, dessins, photographie pour comprendre, décrypter et relier les enjeux anthropocènes du site "Ground Control, Arles, Camargue, Delta" (1) ; dessiner les préconisations de principe (2).

Frères Prêcheurs, la Fondation Van Gogh, Monoprix, Ground Control - qui illustrent bien la diversité des sites, en compagnie de l'administratrice des rencontres d'Arles Agnès Bénichou. À ce titre, il nous a été rappelé que la simple adaptation technique du bâtiment - via

une climatisation énergivore et soumise aux aléas climatiques - ne saurait être une solution pérenne, les organisateurs du festival ayant conscience des effets contre-indiqués sur le long terme de ce type de solution elle-même fragilisée par les coupures d'électricités.

Au cours de notre enquête nous avons pris connaissance du groupe de réflexion établi par les Rencontres d'Arles et qui vise à la redirection écologique du festival. Les réflexions conduites au sein de cette structure sont autant d'outils qui nous ont servi de base de réflexion pour établir des recommandations à plus ou moins long terme.

Ground Control. De même, la présence de la famille Gorgon à l'immédiate proximité du site, acteurs historiques de la culture arlésienne, constitue un enjeu spécifique qu'il s'agit de prendre en compte pour l'adaptation de l'espace d'exposition.

Faire groupe

Présentation de la ville et visite de sites modèles ou s'intègre les rencontres de la photographie à Arles en groupe.

Au-delà de cette première visite de sites d'exposition, ce premier jour d'enquête nous a permis de saisir plus largement les problématiques rencontrés par la ville-centre d'Arles. Ville palimpseste, dont les témoignages architecturaux des différentes époques de construction sont visibles - de la ville antique à la ville moderne - nous avons pris conscience des problématiques spécifiques qui se posent au sein des différents quartiers arlésiens (centre historique, Roquette, Barriol, Alyscamps, Hauteure, Portagnel), des enjeux de continuité et de discontinuité urbaines, des questions de fran-

chissement et de sutures de certains quartiers qui s'imposent à plus ou moins long terme. De même, il convient de rappeler l'immensité du territoire arlésien, qui ne saurait se réduire à la ville-centre - la commune d'Arles étant la plus grande de France du point de vue de son périmètre administratif. Les problématiques qui s'y posent doivent ainsi intégrer une pluralité d'acteurs : des usines de papier de Tarascon aux salins présents sur le front de mer, des industries de Fos sur Mer aux cabanes de Beauduc, en passant par les Saintes-Maries-de-la-Mer et les rizicultures de la région, et nombre d'autres espaces confrontés à des risques croissants.

où les enjeux de l'Anthropocène se posent avec une acuité particulière et bouleversent des pratiques culturelles traditionnelles, cristallisant ainsi des conflits d'usages qui tendent - et tendront - à s'accroître.

Visite du musée de la Camargue.

La visite du Musée de la Camargue, réalisée l'après-midi de ce premier jour d'enquête, et les explications données par Estelle Rouquette et Anne Tindille - nous ont permis de cerner la profondeur historique des pratiques ayant contribué à façonner le territoire camarguais, et des enjeux qui se posent en son sein.

À ce titre, la gestion de la ressource hydrique constitue un élément structurant du delta, de même que l'endiguement du Rhône et les multiples canaux qui en découlent ont contribué à façonner une mosaïque paysagère unique en France. Les pratiques culturelles et culturelles du territoire témoignent des traditions nombreuses qui forgent l'identité camargaise et qui s'avèrent aujourd'hui parfois menacées par la question du

changement global : érosion du trait de côte, salinisation croissante des sols, crues du Rhône, submersion possible liée à l'élévation du niveau de la mer, autant de problématiques qui mettent en doute l'habitabilité du delta à plus ou moins long terme. La menace portée par le changement climatique au sein du territoire de la Camargue contribue ainsi à cristalliser un certain nombre de conflits entre des acteurs attachés à leurs traditions et une identité - parfois mythifiée - et d'autres "écolos" dont les pratiques vont à l'encontre des intérêts des premiers. "Arles, ça sédimente" nous a-t-on rappelé, comme si le territoire se faisait une métonymie des jeux d'acteurs en présence dans le delta.

Marche collective et visite du domaine de la palissade.

La visite du Domaine de la Palissade nous a permis de comprendre les enjeux en termes de gestion de la biodiversité au sein du territoire arlésien. La tentative de restauration écologique qui s'y déploie témoigne ainsi d'une volonté de préservation des écosystèmes dont la présence de nombreux oiseaux est un élément attestant du bien fondé de cette démarche.

Les balades et cheminements réalisés en son sein, de même que les explications produites par Lydie Catala-Malkas, nous ont permis d'avoir une démarche sensible, mobilisant nos différents sens, et contribuent ainsi à une appréhension qualitative du territoire.

L'approche de la marche en groupe est considérée comme un outil d'introduction au territoire mais aussi comme un outil de fabrication du collectif, d'un groupe qui apprend à se connaître à travers la fluidité et les accidents du parcours proposé. L'impossibilité de traverser la totalité du territoire d'étude à pied ou à vélo du centre d'Arles à la mer, témoigne dès lors de certains enjeux de l'enquête. Sur un temps court, la plus grande commune de France est à ce jour difficile d'accès sans véhicule motorisé ou assisté. Les différentes typologies de territoire sont étendues et peu reliées par des voies douces.



Enquête anthropocène
Février 2023

24-59

Comment avancer ?

GROUND CONTROL
2023

Cité anthropocène
cite-anthropocene.fr

25-59

Comment avancer ?

Les rencontres de la Photographie
2023

JOUR 2 & 3

D'un champ de compétence à la transdisciplinarité

Réaliser des entretiens qualitatifs selon une liste préalable en fonction des enjeux et des domaines de compétences de chacun.

Pour préparer cette semaine d'enquête, une prise de contacts a été réalisée en amont de notre présence sur le territoire. Chaque intervenant s'est saisi d'un certain nombre d'acteur.ice.s à interroger au cours de ces deux premiers jours d'enquête. Ces rencontres ont procédé du champ disciplinaire de chacun.e et les échanges ont été nourris de nos différentes méthodologies.

Au total ce sont ainsi pas moins de **30 entretiens qualitatifs** qui ont été réalisés. Reposant une méthodologie semi-directive, les échanges ont permis à chacun.e de comprendre les intérêts et motivations des acteur.ice.s interrogé.e.s et donné lieu à des restitutions partagées.

Enquête de terrains sur le delta de la camargue libre afin de préciser les enjeux collectifs.

Au-delà de cette méthodologie d'enquête qualitative, notre démarche participe également d'un mode d'enquête ethnographique. Chacun.e d'entre nous a ainsi pu réaliser un certain nombre de visites de terrains, autant de points clés qui façonnent le territoire arlésien et forgent l'identité camarguaise. Le centre ville, Fos-sur-mer, Beauduc, le Parc Naturel Régional de Camargue, la ville de Tarascon ont notamment été explorés. Mais aussi des sites spécifiques alternatifs comme l'École le Domaine du Possible ou encore l'ancienne gare de Lunel, qui bien qu'extérieure au territoire mais à partir de laquelle est menée une réflexion sur ses usages à venir par La Preuve par 7, a pu constituer un élément de comparaison pour mener à bien notre enquête.

Ces balades exploratoires, et les échanges informels nourris avec les habitant.e.s, nous ont permis de cerner avec davantage de rigueur et d'acuité les enjeux saillants du territoire, les espaces structurants du delta. Ces temps ont donné lieu à différentes productions - à la fois photographiques, mais aussi dessinées - qui ont fait l'objet d'une restitution collective.

Échantillonnage en boule de neige

Notre enquête procède d'une méthodologie éprouvée, nous l'avons dit. Car pour se mettre à



l'écoute du territoire, il faut savoir écouter les différentes voix en présence, ce qui demande structure et rigueur. Mais pour produire un discours polyphonique, assumer les dissonances et les contre points afin de constituer une certaine harmonie, il s'agit parfois de ne pas partir trop chargé d'a priori, de se dévouer et d'assumer une part d'imprévisible.

Notre méthodologie d'entretiens et d'enquête territoriale participe ainsi d'un échantillonnage par boule de neige, ou la méthode du "snowball sampling" initiée par Coleman (1958-1959) et Goodman (1961) pour étudier des personnes en réseaux. Au-delà des premiers entretiens établis, notre enquête s'est augmentée au fil de l'eau - et de notre traversée du delta ! - par les différentes rencontres produites afin d'interroger des acteurs en liens ou en conflits. Il s'agissait en effet de faire vivre des récits et données complémentaires ou contradictoires en un temps court.

Comme tout chercheur, nous assumons ainsi le caractère mouvant et dynamique de cette enquête, qui est nécessairement inachevée mais qui est révélatrice d'enjeux complexes à développer.



Observations
Prises de notes

Nos observations ont donné lieu à de nombreuses prises de notes individuelles, autant d'éléments qui constituent les bases de toute enquête. L'attention nécessaire pour parvenir à saisir les éléments saillants d'un discours, repose sur une attention flottante, sensible à la fois aux mots choisis, et à ceux qui sont tus, tout autant qu'au langage corporel des interrogés.

Analyse par l'image, photographies et dessins

Au-delà de ces éléments textuels nous avons produit un certain nombre d'objets visuels. Ces derniers contribuent à une saisie différente des enjeux territoriaux en présence sur le delta, une description sensible qui permet une mise en récit alternative - et complémentaire - du territoire. La production d'image est ici considérée comme une interrogation et un propos scientifique à la hauteur des récits.

Concernés par les enjeux de l'Anthropocène et conscients des nécessités de faire évoluer les modalités de production du savoir, nous revendiquons le croisement de ces méthodes pour mieux cerner et rendre compte des enjeux qui se posent au sein de cet espace sentinelle que constitue la Camargue.

Partager avec le groupe de manière informelle

Afin de faire avancer l'enquête collectivement, il s'agit d'échanger sur les terrains individuels et en groupe quotidiennement. Cela permet d'une part de synthétiser les apports de la journée (entretiens et observations), et d'autre part, de questionner ensemble des problématiques transversales pressenties pour prendre conscience du début d'enquête des autres et de rester attentifs aux sujets de chacun durant son propre terrain. Ce temps multiplie les perspectives et décentre la focale des participants.

Le pas de côté permis par ce croisement des regards est le premier moteur d'une transdisciplinarité incontournable. Ce décalage, qui met en doute les certitudes de chacun.e, nous invite ainsi à aller au-delà de nos seuls champs disciplinaires, pour tenter d'esquisser un projet collectif de mise en récit de territoire. En plus de ces moments formalisés, chaque journée est ponctuée d'échanges plus ou moins formels (entre participant.e, avec les conférencier.e.s en présence), autant de moments qui nourrissent nos perspectives de recherche afin d'élaborer un récit collectif et transdisciplinaire.

Conférences

Prises de notes, partage et débats autour d'un sujet approfondi.

Les différentes conférences qui ont scandé la semaine - chaque soir au sein de la péniche où nous résidions - constituent aussi des moments forts de cette enquête. Ils sont en effet l'occasion pour nous de constituer un horizon commun de recherche, d'établir des pistes de diagnostic partagé qui soient nourries par les apports de professionnels du territoire, du monde académique ou professionnel. Il convient ainsi de remercier vivement les intervenant.e.s qui ont participé à l'élaboration de ces savoirs communs.

Ces moments de conférence ont donné lieu à des débats, des questionnements et des interrogations qui sont autant de moyens de mettre en doute nos croyances et d'assumer la dimension dynamique et processuelle d'une enquête qui se fait par itération et augmentation incrémentale.

JOUR 4

Faire ensemble

Au terme de ces trois premiers jours d'enquête, un moment de mise en partage a été proposé afin de constituer des éléments de réponse, mais aussi d'établir les questions ouvertes par notre enquête.

D'abord, revendiquant la nécessité de faire de Ground Control une chambre d'échos des effets du changement global en territoire arlésien, nous avons pris le parti de prendre le temps d'une restitution individuelle de nos impressions depuis le début de l'enquête. Il s'agit de produire un récit individuel relativement court, qui rende compte de la manière depuis laquelle nous nous saisissons des enjeux du territoire. L'agrégation de ces différents récits s'offre ainsi comme un premier jalon d'une enquête polyphonique en Arles à l'heure de l'Anthropocène,



© Images Jindra Kratochvil

démarche qui pourra aussi être poursuivie au long cours.

Moment essentiel de l'enquête, cette mise en commun est un point de parcours indispensable d'une démarche qui se veut transdisciplinaire. Moment de créativité très plaisant, il permet à tous.tes de se faire une idée des apports de chacun.e, offre aussi des moments de décalage, de décentrage, de questionnement, de rire...

Mais afin de ne pas produire une simple juxtaposition d'éléments qui seraient posés à côté les uns des autres, l'enjeu est aussi de donner une certaine cohérence à l'exercice - en proposant un ordre de lecture par exemple. Ce moment de restitution permet aussi d'observer les points de convergence thématique, les éléments de discordance, autant d'éléments qui sont également mis en dialogue au sein des autres objets produits au cours de cette enquête.

Fresque collective

Positionner les acteurs rencontrés sur un document linéaire de 6 mètres avant de réaliser une fresque de Tarascon au front de mer.

« Définir et localiser les observations sur le document. Définir des problématiques et les relier aux acteurs. Présenter et localiser des images. »

C'est le cas aussi de la fresque collective réalisée par nos soins et qui rend compte des enjeux pluriels qui traversent le territoire arlésien. Ce document linéaire de grande dimension, s'offre aussi comme un outil opportun pour restituer sur un seul document, la diversité des acteur.ice.s rencontré.e.s au cours de cette enquête et la situation géographique des enjeux, reliés par des problématiques qui traversent le delta

Cette fresque s'offre donc comme un élément de traversée longitudinale du delta du Rhône, espace paysager façonné par l'eau du Rhône pouvant être parcouru au fil de l'eau du Nord au Sud. Mais sa lecture peut aussi être faite de manière transversale en adoptant une entrée par "acteurs" ou "problématiques" par exemple. De même les images et dessins qui jalonnent la fresque constituent des éléments de mise en récit alternatives du territoire. Outil essentiel, la fresque s'apparente à une tentative de couture et de suture des différentes problématiques que nous avons pu rencontrer sur le territoire au cours de cette semaine d'enquête.

JOUR 5

Rendre compte

Ce dernier jour d'enquête est pour nous le moment de la réalisation des différents objets en vue d'une présentation collective devant toutes les personnes rencontrées tout au long de l'enquête et autre public intéressé. L'enjeu est de produire un certain nombre d'outils qui permettent une saisie plurielle et contrastée des enjeux qui concernent l'habitabilité présente et à venir du territoire arlésien.

Nous avons souhaité rendre compte de la pluralité des récits rencontrés au cours de cette semaine, à la fois par égard et du fait d'une croyance éthique et politique en l'intérêt de rendre cette parole qui nous a été prêtée, et pour faire des Rencontres, un véritable lieu de... rencontres !

Ont ainsi été réalisés une fresque, un nuage de mots qui permettrait à chacun de construire son propre récit du territoire et des scénarios qui permettent de définir des préconisations collectives.

C'est seulement à ce moment-là, que nous avons initié un échange collectif sur des préconisations émergentes. Un moment choisi en fin d'enquête en lien avec les différentes problématiques et pratiques du territoire.

JOUR 6

Restituer

Enquête anthropocène
Février 2023

26-59

Comment avancer ?

GROUND CONTROL
2023

Cité anthropocène
cite-anthropocene.fr

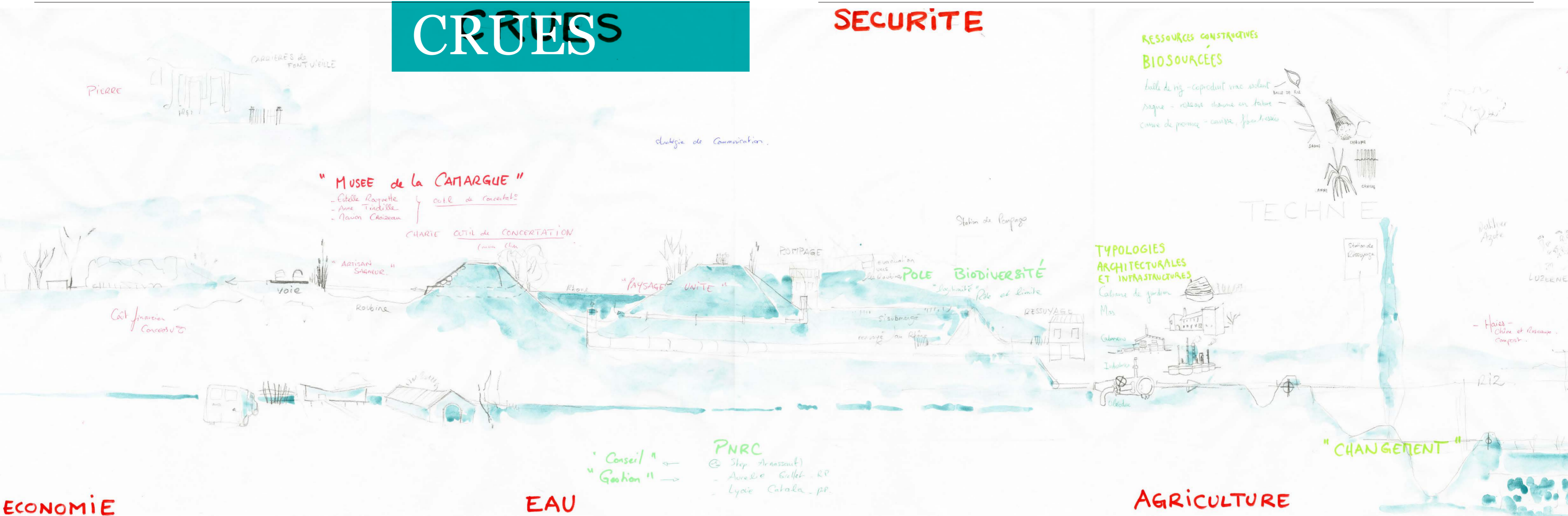
27-59

Comment avancer?

Les rencontres de la Photographie
2023

CRUES

SECURITE



ECONOMIE

EAU

AGRICULTURE

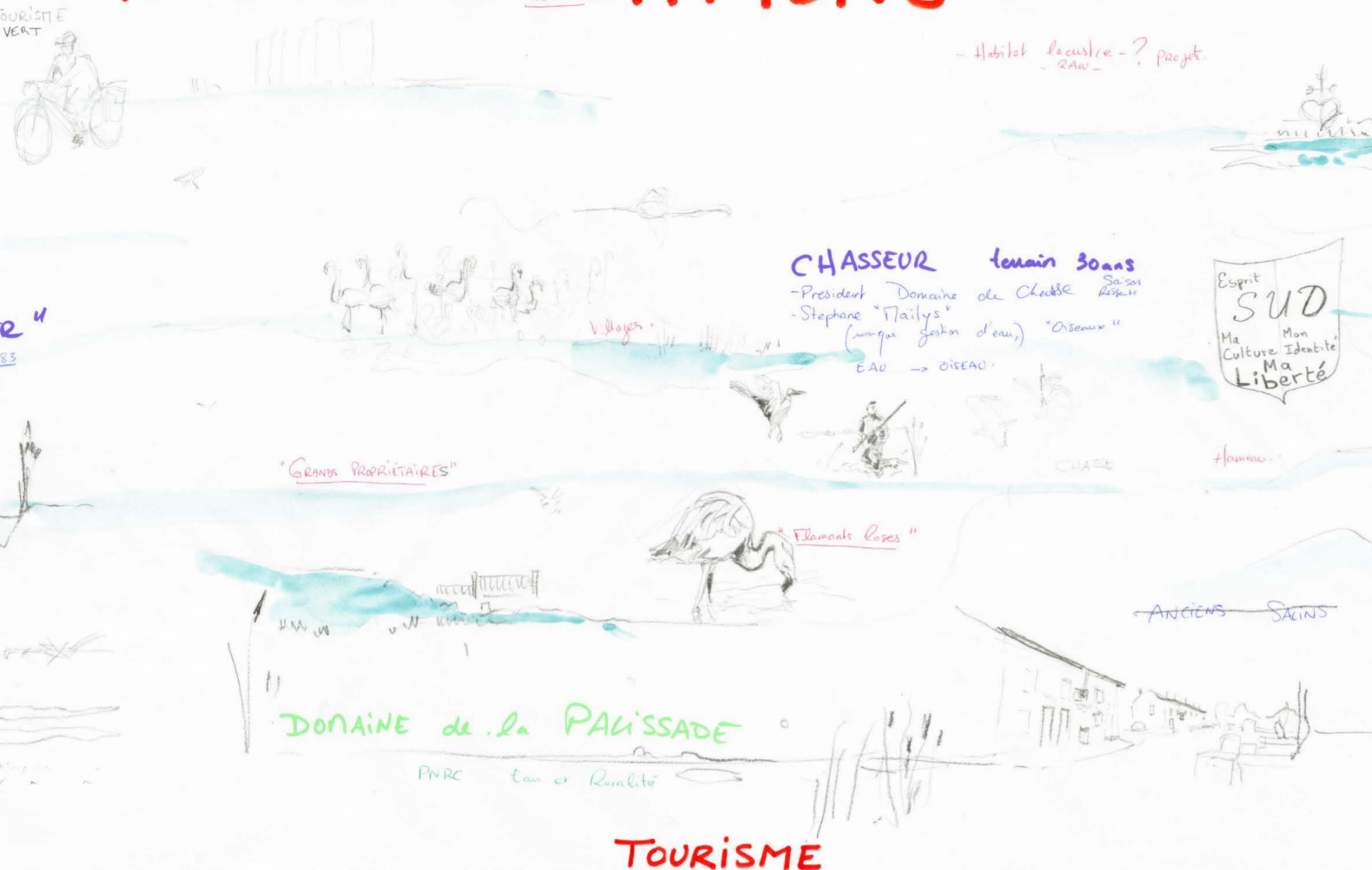
SÉCURITÉ

<p>Digues</p> <p>Sous le règne de Napoléon Bonaparte au début du XIXe siècle, des digues ont été construites en Camargue pour protéger les terres des inondations et favoriser l'agriculture. Cela a contribué au développement économique de la région en permettant l'exploitation de nouvelles terres agricoles et en ouvrant de nouvelles possibilités de commerce. Les travaux ont été réalisés par des ingénieurs qui utilisaient des techniques de génie civil avancées. Certains de ces ouvrages sont encore visibles</p>	<p>Accessibilité</p> <p>Le parc naturel régional de camargue manque de connexion</p>	<p>Rhône</p> <p>Long de 812 km, il prend sa source dans le Glacier du Rhône (Suisse) et termine son cours dans le delta de Camargue pour se jeter dans la mer Méditerranée. Finissant sa course dans une mer sans marée, le fleuve a formé un delta avec des bras qui, avec le temps, se sont déplacés globalement d'Ouest en Est. Désormais endigué, son delta est figé, hormis lors de crues exceptionnelles comme en 1993, 1994 et 2003.</p>	<p>Pompes</p> <p>Un système complexe de pompes est utilisé pour l'irrigation, la gestion de l'eau et le contrôle de la salinité. (Du Rhône au centre du delta pour un apport en eau douce. Du centre au Rhône pour évacuer l'eau salé en cas de crue.)</p>
--	---	--	---

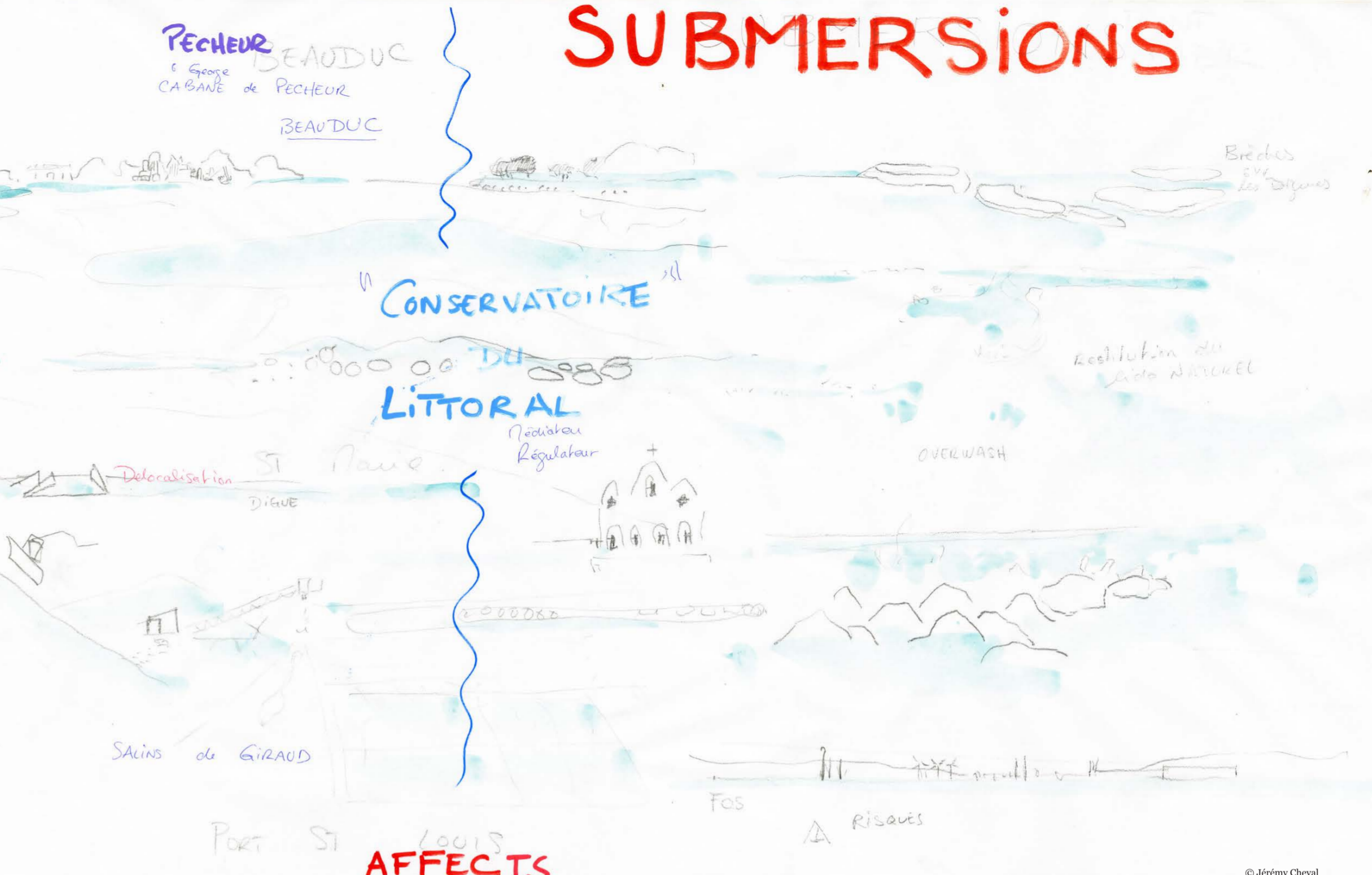
Un territoire contrôlé

La Camargue est un territoire sous contrôle étroit en raison de la présence du Parc naturel régional de Camargue, de l'État français, de la Convention de Ramsar, de l'UNESCO et d'autres gestionnaires locaux. Ils veillent à la gestion, à la protection et au développement durable de cette zone humide d'importance internationale.

DIVERSIFICATIONS



SUBMERSIONS



FRONT DE MER

Réserve de chasse dans une réserve naturelle

Les ouvriers des salins, résidents du parc de la Camargue, avaient longtemps bénéficié d'un droit tacite de la chasse, ce qui renforce l'ancrage de la pratique auprès des classes populaires.

Le petit gibier est abondant. La présence des sangliers est à signaler également.

Les chasseurs se considèrent comme des gestionnaires historiques et critiquent la dynamique actuelle qui semble prioriser les logiques environnementalistes.

Salin-de-Giraud

Village créé en 1856 lors de l'implantation de la société Henry Merle, chargée de fournir le sel pour l'usine chimique de Salindres (Gard). En 1895, Ernest Solvay fonde un second site industriel. La ville s'est construite en opposant deux zones, chacune associée à une usine (le quartier Péchiney et le quartier Solvay), sur un plan en damier typique des cités ouvrières de la seconde moitié du XIXe siècle. Cité prolétaire, elle a grandi au gré des vagues successives d'ouvriers destinés aux travaux éprouvants de l'extraction et de la transformation du sel.

Les Saintes-Maries-de-la-Mer

Construite autour de son église des XI e et XIIe siècles et longtemps enserrée dans une enceinte, la commune conserve encore des traces de ce passé historique dans la configuration de ses ruelles souvent étroites. Chaque 24 mai, plus de 10 000 gens du voyage affluent de toute l'Europe pour vénérer leur sainte Sara-la-Kali.

Conservatoire du littoral

Appelé aussi le Conservatoire de l'espace littoral et des rivages lacustres, il fut créé en 1975. Son objectif est d'acquérir un tiers du littoral français afin qu'il ne soit pas construit ou artificialisé. Il peut acquérir des terrains situés sur le littoral mais aussi sur le domaine public maritime depuis 2002, les zones humides des départements côtiers depuis 2005, les estuaires, le domaine public fluvial et les lacs depuis 2009.

Renaturation des anciens salins.

6527 hectares vendus conservatoire du littoral sont gérés par le PNRC, la Tour du Valat - un institut de recherche - et la société nationale de protection de la nature.

Un processus de renaturation est développé pour laisser se déplacer le trait de côte et créer une zone tampon naturelle jusqu'à la digue de protection des habitations et des activités.

Différents travaux sont effectués pour permettre une circulation hydraulique naturelle entre la mer et les étangs jusqu'à celui de Vaccarès.

Cette zone est un espace expérimental unique qui permet l'étude de la transformation de l'écosystème naturel résilient.

Enquête anthropocène Février 2023	36-59	Fresque des enjeux	
			GROUND CONTROL 2023

Cité anthropocène cite-anthropocene.fr	37-59	Fresque des enjeux	
			Les rencontres de la Photographie 2023

NOUS

N'

AVONS

JAMAIS

VU

ÇA !

La crue de 2003, la canicule, la sécheresse, la montée des niveaux de la mer... partout on peut entendre le même cri de stupéfaction : « Nous n'avons jamais vu ça ! Les anciens n'ont jamais vu ça ! Nous ne pensons pas voir ça un jour ! » Partout nous atteignons des points de rupture, partout nous dépassons des seuils.

Voici des récits de rupture : des digues craquent, quelque chose de radicalement nouveau surgit, menace le cours habituel des choses, grignote le paysage familier de notre monde. Ce monde qui semble prêt à basculer, on ne sait dans quoi exactement, si ce n'est que rien ne sera plus jamais comme avant.

« Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ? À quel point de l'histoire ? Où est la carte pour nous donner des repères ? Où est la boussole ? »

Ce qui s'annonçait tout au long du XXe siècle, et que certains ont appelé la « crise de la modernité », semble maintenant s'approfondir... et s'accélérer à la fois.

En 1979, dans l'ouvrage intitulé *La Condition postmoderne*, le philosophe Jean-François

Lyotard annonce la fin de deux métarécits fondateurs de la Modernité. L'effondrement de deux piliers qui faisaient tenir debout notre vision du monde.

Premièrement : la fin du métarécit de l'émancipation du sujet rationnel. Le sujet avec S majuscule, c'est-à-dire un individu modèle créé par la philosophie des Lumières, un Sujet dont les choix et les actes se fondent sur la Raison, qui aspire à la liberté, à la connaissance, à la justice et à la paix. Pour Lyotard – et par seulement pour lui, bien entendu – cette vision idéalisée est tout simplement contredite – sinon enterrée – par l'histoire sanglante du 20e siècle.

Deuxièmement : la fin du métarécit de l'Histoire universelle de l'Esprit, une idée du philosophe Hegel qui postule l'existence d'un Esprit universel qui incarnerait le Progrès de l'Humanité et qui serait donc en marche simultanément dans le monde entier, et dont les activités humaines ne seraient finalement que des manifestations localisées.

Ces deux métarécits, peuvent apparaître aujourd'hui assez naïfs. Néanmoins, si on y réfléchit bien, on voit qu'ils compo-

saient bel et bien la vision du monde qui était celle de l'Occident, un occident se croyant dépositaire du savoir rationnel, des sciences et des techniques tout comme des valeurs qu'il considérait lui-même comme étant sans aucun doute les valeurs les plus éclairées et les plus avancées de l'humanité.

Nous sommes au tout début des années 1980, le concept de post-modernité se vulgarise et un autre terme – encore plus hermétique que le premier – voit le jour dans les milieux scientifiques : « l'anthropocène ». Un terme qui gagnera en popularité à partir des années 2000, et qui propose de penser l'humanité comme une force désormais capable de rivaliser avec les forces géologiques de la planète Terre, et de considérer par conséquent la période actuelle de la Terre comme une période nouvelle portant la trace, à toutes les échelles et de manière omniprésente de l'activité de cette nouvelle force. Sans nous en rendre compte, nous serions entrés dans une nouvelle ère. Ou, plus exactement, nous aurions provoqué, déclenché une nouvelle ère : « Ainsi, le dernier rapport du GIEC (2022) réaffirme le consensus scientifique sur les dérèglements à l'œuvre à

l'échelle planétaire: réchauffement climatique, intensification des variations météorologiques brutales, fonte des glaciers et montée des niveaux des mers, modification des courants marins et de l'acidité des océans, généralisation des pollutions chimiques des eaux et de l'air, extinction massive des espèces, épuisement des ressources, déforestation, multiplication des mégafeux, etc. Et ce dérèglement global renforce toutes les formes d'inégalités. »

À la crise de la modernité s'ajoutent donc de nombreuses crises majeures à la fois. Nous commençons à réaliser que l'impact des activités humaines est en train de bouleverser les systèmes biophysiques terrestres au point d'en remettre en question l'habitabilité.

En revanche, cette puissance ne semble pas du tout accompagnée par une capacité équivalente de comprendre et d'orienter notre action. Nous voilà dans une crise de métarécits bien plus grave que celle qu'a signalée Lyotard. Non seulement nous ne pouvons plus compter sur le Sujet rationnel et le Progrès

universel, mais nous ne savons plus tellement par quel bout saisir le problème. Enlisés dans un mélange suspect de légendes urbaines, de fake news et de dispositifs exploitant ouvertement nos faiblesses cognitives et attentionnelles, il nous est de plus en plus difficile de démêler l'enchevêtrement des interdépendances qui composent notre monde.

Aucun grand récit intégrateur (science, religion, idéologie, politique) ne peut nous sortir de là, car la mise à distance du monde sur laquelle ils se fondaient est elle-même devenue impossible. Toujours déjà imbriqués dans les tissus des relations, nous réalisons qu'il n'est tout simplement pas possible de l'observer sans participer, sans y prendre part. Sans oublier le fait que pour dresser la carte à l'échelle du territoire, nous n'aurons jamais le temps qu'il faudrait : « tout est beaucoup plus rapide que prévu », nous dit-on sans cesse.

Faute d'un grand récit intégrateur qui nous expliquerait tout, il nous faut apprendre à composer avec des matériaux plus

modestes, plus fragiles : des traces, des témoignages, des hypothèses, des observations partielles, des intuitions. Apprendre à renoncer au point de vue parfait qui engloberait tout. À l'efficacité propre aux grands mythes. À l'intime et flatteuse conviction d'être au centre du monde.

Apprendre à prêter l'oreille à des voix et des manières de raconter inhabituelles : des histoires de non-humains, plus ou moins vivants, plus ou moins mobiles, plus ou moins perceptibles. Des récits incomplets, fragiles, pris au vol quelque part au milieu. Des sortes de conversations inachevées, parfois radicales, parfois ridicules, pas toujours confortables.

Car nous avons un besoin urgent, vital, de comprendre dans quels récits nous sommes pris, et quels sont les affects que ces récits mobilisent : la colère, la nostalgie, la peur, mais aussi l'espoir, la joie, le désir... Autrement on ne saura les faire bouger, les dévier, les faire muter. Voilà ce qui commence à ressembler à une enquête !

« Nous avons un besoin urgent, vital, de comprendre dans quels récits nous sommes pris, et quels sont les affects que ces récits mobilisent : la colère, la nostalgie, la peur, mais aussi l'espoir, la joie, le désir... »



© Jindra Kratochvíl

Parmi les récits que nous avons rencontrés en quelques jours, les plus récurrents seraient sans doute :

Les récits fondateurs de la Camargue comme d'un territoire conquis progressivement par les « humains sur la nature » grâce à leur action de transformation, d'aménagement et de contrôle du milieu instable et sauvage. (Domestication)

Les récits et les contre-récits des menaces et de dangers qui s'inscrivent dans la grande famille des récits de la fin : de disparition, d'engloutissement, de submersion, de l'oubli, de l'abandon...

Les récits de protection, de maintien, de préservation, conservation... alors, ça peut être la protection des milieux humains contre les phénomènes

naturel, ça peut aussi être l'inverse, parfois on protège les humains contre d'autres humains, ou même certains récits contre d'autres récits....

Les récits de transformation, d'évolution, d'adaptation, de coopération, d'attention, de migrations,...

Tous ces récits qui impliquent des humains autant que des non-humains : animaux, végétaux (riz, roseaux, ...) minéraux (le sel autant que des polluants chimiques) Et qui, lorsqu'on les interroge, nous renvoient de nouvelles questions !

Ce que nous acceptons car c'est probablement de ça dont il s'agit (en tout cas dans notre enquête sensible) d'arriver aux meilleures questions pour en trouver de plus pertinentes, révélatrices des enjeux et des relations que nous avons jusque-là ignorés.

LE DEVENIR-RUINE

DE

L'ANTHROPOCÈNE

EN

TERRITOIRE

ARLESIEN

François De Gasperi
Doctorant au sein de l'Ecole urbaine de Lyon.
Rattaché au laboratoire EVS, UMR 5600 CNRS.

Il s'est intéressé, au cours de sa formation, au champ de la géographie sociale et urbaine au sein de l'ENS de Lyon et aux questions liées à la fabrique de la ville et des territoires à SciencesPo Paris. Ses recherches actuelles se concentrent sur la thématique du «care» qu'il cherche à transposer en urbanisme. Son sujet de thèse se décline sous la forme suivante : «Entretenir la ville en commun(s) : pour une géopolitique du care spatial en actes».

Ground Control comme bâtiment témoin des temps nouveaux

L'ensemble de ces réflexions sur le devenir du territoire camarguais, qui oscille entre tradition et continuité d'une part et rupture et dépassement d'un certain nombre de seuils de l'autre, interroge plus largement la question de la ruine. Celle-ci se pose elle aussi à toutes les échelles de notre étude, de la parcelle de Ground Control à celle de l'habitabilité globale dans un contexte anthropocène, et ce de façon évidemment enchevêtrée.

D'abord, car le bâtiment de

Ground Control est confronté à un état de détérioration évident et est le fruit d'une histoire de la construction datée. Le toit recouvert d'amiante interdit toute possibilité d'aménagement, quand la situation à l'immédiate proximité des caténaires SNCF n'autorise finalement que des aménagements marginaux afin de lutter contre les effets de chaleur ressentis très fortement lors de l'été 2022. C'est donc l'idée du devenir ruine d'un bâtiment SNCF qui peut se lire sur ce terrain.

On peut à ce titre questionner le rôle de l'architecte et de l'architecture dans un contexte anthropocène comme peut nous y inviter la réflexion de Paul Landauer. Le rôle de l'architecture n'est il pas finalement de mettre au jour et de révéler ce devenir ruine propre à toute habitation humaine, mais illustrée de façon paroxystique par une forme d'architecture moderne ? Le rôle de l'architecture évoluant dans un contexte anthropocène ne serait il pas tout le moins d'interroger ce devenir ruine, en faisant de ce bâtiment un témoin,

une sentinelle ou un voyant de l'état d'alerte plus général du territoire camarguais.

Cette réflexion est d'autant plus nourrie par le passé historique de la ville d'Arles, une ville palimpseste où la ruine est omniprésente et où les formes historiques d'habitation se retrouvent successivement dans le paysage, comme autant de couches sédimentaires. La présence historique romaine est un élément constitutif de l'identité arlésienne, mais l'on retrouve également des manifestations visibles des différentes époques architecturales selon les quartiers qu'on s'autorise à traverser : des arènes romaines au Musée d'Arles antique, en passant par les quartiers HLM de Barriol ou de Gris feuille, ou à la réalisation récente du projet LUMA qui oscille entre patrimonialisation d'un site SNCF exceptionnel et réalisation architecturale monumentale produite par Frank Gehry.

L'idée de ruine se retrouve aussi à l'échelle plus générale du delta de la Camargue. Là encore, les

différentes couches d'habitation se retrouvent dans le territoire, même si la Camargue telle qu'on la connaît aujourd'hui est le fruit d'un aménagement finalement assez récent qui débute au milieu du XIXème et s'étale jusqu'au début des années 1950. La mosaïque paysagère camarguaise est le fruit d'un processus de canalisation large du territoire, de l'intervention répétée dans le temps d'une myriade d'acteurs : riziculteurs, saulniers, éleveurs, manades, etc. Mais le devenir de la Camargue est aujourd'hui mis en doute par le changement climatique et l'entrée dans un régime anthropocène : on peut à ce titre s'interroger sur la condition même de viabilité et de soutenabilité de l'habitation au sein du delta. Certains acteurs nous ont à ce titre rappelé que « le delta n'était plus » sous le fait de l'endiguement récent d'une partie du territoire, et l'on peut plus globalement douter de l'avenir d'un espace confronté à de nombreux risques, dont la submersion marine est le plus évident.

Au total, on peut considérer

l'anthropocène comme ce moment paradigmatique de franchissement de nouveaux seuils qui bouleverse l'habitabilité générale de la planète. C'est finalement toute l'histoire de l'habitation humaine qui peut être questionnée et mise en doute : l'anthropocène ne serait il pas ainsi le moment d'un devenir ruine généralisé de l'habitation et de la nécessaire entrée dans un processus de fermeture de certaines infrastructures et modes de production d'habitat jusqu'à lors en présence ? C'est ce que peut nous inviter à croire le propos d'A. Monin qui propose un processus de fermeture de ces communs négatifs dont nous héritons, ces ruines de l'anthropocène dont le site de Fos-sur-Mer, étendard d'une modernité rationaliste, constitue un exemple évident.

Considérer le territoire arlésien comme un territoire sentinelle de l'Anthropocène à la manière de l'invitation lancée par F. Keck, c'est peut être s'autoriser à faire d'un delta, confronté à des risques toujours croissants qui menacent l'habitabilité d'un

territoire, un phare pour mieux s'orienter sur ces sols incertains (Duperrex). C'est en tout cas l'invitation caustique lancée par un collectif d'urbanistes un peu fantôme – l'ANPU, Agence Nationale de Psychanalyse urbaine, - de créer un phare au milieu des arènes d'Arles. Ce phare serait celui d'Arlessandrie !

Au-delà de ce trait d'humour terminal, on peut réfléchir au rôle que pourrait jouer un bâtiment tel que Ground Control dans ce moment du « devenir ruine » que constitue l'Anthropocène. Celui d'accueillir des Rencontres, pour rendre hommage au titre d'une exposition photographique de portée internationale, avec le reste d'un territoire confronté aux bouleversements produits par le changement climatique. Cette « rencontre » doit ici être prise au sérieux : c'est celle réflexive, d'un territoire avec lui-même, qui prend conscience de sa vulnérabilité et s'adapte au mieux pour assurer sa survivance comme nous y invite les éthiques du care. Cette rencontre c'est aussi celle des différentes parties prenantes

qui façonnent le territoire camarguais et qui se doivent de trouver un point de consensus pour s'assurer un avenir sur ce sol incertain !

Responsabilité et Anthropocène

Au total, cette semaine de workshop sur l'avenir de l'habiter en territoire arlésien à l'heure de l'anthropocène interroge la notion de responsabilité.

Mais l'idée n'est pas tant de savoir qui est responsable du devenir-ruine potentiel du territoire camarguais. Car ces responsabilités sont plurielles, on le sait, partagées entre une infinité d'acteurs dont l'échelle d'influence dépasse bien souvent le seul espace deltaïque. Les pollutions du Rhône, la diminution de son débit, la salinisation croissante des terres sont aussi le fait de décisions prises bien en amont du delta et d'effets qui s'exercent à une échelle bien plus large : diminution des glaciers alpins, couloir de la chimie lyonnais, agriculture intensive de la plaine avignonnaise, au-

tant d'acteurs impliqués dans la gestion de la ressource hydrique et qui recomposent indirectement le territoire et façonnent une mosaïque de paysages soumis aux pressions des temps contemporaines.

Alors à qui la faute ? Qui est le responsable de l'élévation du niveau de la mer qui motivera peut être le déplacement des Saintes-Maries-de-la-mer ? En réalité c'est le fait d'un nous tantôt anonyme, tantôt figuré, un nous collectif dont le mode de vie produit des émissions qui participent au réchauffement climatique et interdit à certains de pouvoir assurer une habitabilité d'un territoire sentinelle de l'anthropocène. Nous, parties prenantes d'un vaste collectif humain qui tend à modifier des équilibres écosystémiques à un rythme sans précédent.

Mais la question pertinente n'est peut être pas celle qui vise à trouver un coupable, à répondre au pourquoi de l'entrée dans l'anthropocène. Le franchissement de ces seuils est avéré et les multiples ruptures que nous

connaissions nous font avancer sur des sols toujours plus incertains, des sols qui s'échappent bien souvent sous nos pieds, comme c'est le cas ici littéralement en Camargue. La sensation peut être vertigineuse, et générer de la peur, de l'anxiété, de la colère et du ressentiment. De l'inaction parfois, de la résistance souvent. On le comprend bien, tant il peut y avoir une forme d'angoisse à voir son habitation être menacée de disparition.

« Arles, ça sédimente », on nous l'a dit. Les positions des acteurs en présence se radicalisent et deviennent de plus en plus extrêmes. Ainsi, des discours ré-affirment la primauté d'une identité camarguaise menacée quand dans le même temps certains acteurs de la préservation argumentent de la nécessité de prendre soin de populations non humaines plus ordinaires, moins spectaculaires et totémiques – ni les flamants roses ni les taureaux, ni les chevaux mais ces petites plantes banales et ordinaires que l'on trouve dans les étangs...

Alors que faire ?



© Iris Millot

L'AGRICULTURE

UN

FRAGILE

ENCHEVÊTREMENT

D'INTERDEPENDANCES

L'agriculture camarguaise, un fragile enchevêtrement d'interdépendances

L'arrivée de l'humain en Camargue et la première mise en culture du delta remontent à l'Antiquité. Au fil des siècles, les sociétés font évoluer l'agriculture : elles érigent des digues, développent la culture de la vigne, l'élevage taurin, et plus tardivement, la riziculture. Le riz, céréale emblématique de la région, est apparu seulement à la fin du XIX^e siècle, suite aux campagnes d'arrachage de la vigne. Il a ensuite connu son essor avec la mise en place du Plan Marshall.

L'agriculture dans le delta à l'apparence inhospitalière, est rendue possible par des aménagements humains considérables. Il s'agit principalement d'un réseau de digues, permettant de transporter l'eau douce du Rhône vers les parcelles agricoles afin de les irriguer, et surtout, de réduire les concentrations en sel des sols. Cette eau s'écoule ensuite dans les principaux étangs du territoire, notamment le Vaccarès. Les volumes d'eau déplacés illustrent l'ampleur des aménagements : il est estimé qu'en 1958, de 900 000 à 1 200 000 m³ d'eau sont déviés depuis le Rhône, pour un total de 30 000 hectares de riz.

Malgré l'emprise croissante de l'agriculture et de l'urbanisation sur les espaces non-anthropisés, la désalinisation des milieux maintient l'existence d'écosystèmes dits « naturels ». Toutefois, la stabilité de ces écosystèmes et l'existence de leurs habitants non-humains dépend entièrement des activités anthropiques. Ainsi, au cœur même du delta, la connexion par le réseau hydraulique entre zones cultivées et zones protégées fait que les pratiques d'irrigation, la salinité des terres et des eaux, la présence de polluants tels que les pesticides, les plastiques agricoles et l'azote, ont un impact direct sur la vie animale et végétale, même au sein des espaces sous protection.

À une échelle plus restreinte, le réseau hydraulique relie les parcelles agricoles, créant une interdépendance forte entre riziculteur.trice.s. Tout changement dans les pratiques d'irrigation d'un.e seule d'entre eux.elle a des effets immédiats et directs sur les terres voisines. C'est une des raisons qui explique l'attachement profond à la tradition, et la vigilance face aux pratiques de nouveaux.elles arrivant.e.s. Un deuxième niveau d'interdépendance entre humain.e.s est forgé par les liens étroits entre

cultivateur.trice.s et institutions en charge de l'aménagement et de l'entretien des digues. Tout dommage ou problème de gestion des digues peut causer des pertes considérables pour les productions agricoles.

Enfin, le paysage agricole en Camargue est fortement influencé par les logiques de marché, les décisions politiques et la pression foncière. Depuis au moins un siècle, la recherche de rentabilité est le principal moteur des choix des cultivateur.trice.s. L'essor du riz s'explique par les subventions européennes accordées à cette culture après la deuxième guerre mondiale, tandis que son déclin récent est étroitement lié à la diminution de ces aides à partir de 2015. La promotion du maraîchage en plein champ par les dirigeants politiques nationaux a également suscité de nouvelles pratiques, comme la tomate en plein champ. La pression foncière conduit quant-à-elle à un agrandissement exploitations, et à une concentration du pouvoir aux mains des plus « gros ». Certaines terres sont même rachetées par des entreprises étrangères, qui peuvent être à l'origine de pratiques en désaccord avec les valeurs culturelles, et dangereuses pour la stabilité de l'agro-écosystème.

Sofia Correa

Elle a étudié la biologie pendant 5 ans à Lyon (licence et master), et ensuite l'agroécologie pendant 2 ans en Belgique et à Paris (master). Après l'obtention de son diplôme, elle a entamé un voyage en Amérique du Sud, afin de mieux connaître son continent d'origine, d'en découvrir ses cultures, ses paysages et sa biodiversité. Une aventure écourtée par le Covid, ce qui l'a menée à commencer un doctorat au sein de l'École urbaine de Lyon sur un sujet « anthropocène » et « agroécologique » : les céréales marginales.



© Tabuchi - Mommer

« L'agriculture camarguaise est constamment soumise à un compromis entre tradition et logique économique. »

Ainsi, l'agriculture camarguaise est constamment soumise à un compromis entre tradition et logique économique.

Il apparaît clair que l'activité agricole dans le delta repose sur un enchevêtrement de relations entre riziculteur.trice.s, entre cultivateur.trice.s et autres acteur.trice.s humain.e.s, entre humain.e.s et non-humains. Depuis plusieurs siècles et par des évolutions de pratiques assez mineures, un équilibre apparent a été maintenu entre toutes les composantes. Cependant, la fragilité de cet équilibre est aujourd'hui indéniable, et les habitant.e.s de la Camargue en prennent conscience.

En effet, l'agriculture camarguaise est confrontée à de multiples menaces, humaines et

non-humaines. La durabilité de l'accès à l'eau douce est l'une des principales craintes des habitant.e.s, qui redoutent les remontées de la mer dans le Rhône et les pénuries d'eau. Cette préoccupation a pris une ampleur considérable après l'épisode de sécheresse de 2022, du « jamais-vu ». Les logiques de marché et les politiques nationales et européennes imposent également des orientations économiques à court terme qui ne tiennent pas compte des spécificités du territoire. Enfin, la pression foncière rend l'accessibilité à la terre de plus en plus difficile, et permet parfois l'installation d'entreprises en totale déconnexion avec les réalités locales.

La prise de conscience croissante des changements climatiques constitue aujourd'hui

un tournant décisif pour cette agriculture. Les risques de submersion, pénurie d'eau douce, pollutions (et bien d'autres) sont réels et suscitent des inquiétudes. Selon le PNRC (Parc naturel régional de Camargue) et le PETR (Pôle d'équilibre territorial et rural) :

« Des stratégies d'adaptation sont explorées par les cultivateur.trice.s, avec des nouvelles méthodes de culture du riz, l'introduction d'éléments semi-naturels entre les parcelles agricoles, et l'évaluation de nouvelles espèces résistantes à la sécheresse. »

Les agriculteur.trice.s camarguais.e.s, sont décrit.e.s comme étant à la fois attaché.e.s à leurs traditions, et en constante expérimentation pour s'adapter aux modifications en cours. Des interactions renforcées entre les différents acteur.trice.s sont également observées, créant un autre type d'enchevêtrement. Des discussions ont notamment lieu entre la Tour du Valat et les agriculteur.trice.s, souvent avec

la médiation du PNRC. Ces initiatives témoignent d'une prise de conscience collective des enjeux et d'une volonté de trouver des solutions pour maintenir l'agriculture camarguaise.

Dans l'agriculture, comme dans de multiples autres secteurs,

la non-pérennité des activités humaines devient perceptible et des mesures d'ajustement commencent à être pensées. La question de comment maintenir l'habitabilité du territoire se pose à diverses échelles. Mais jusqu'à quand l'humain parviendra à s'adapter pour continuer de vivre dans le delta ? L'avenir apportera-t-elle la question plus radicale de le désertier ?

LE THÉÂTRE

DE LA

RÉCONCILIATION

ET

SA GARDE PARTAGÉE

Thomas Boutreux

Sa thèse en écologie urbaine, cofinancée par l'École urbaine de Lyon, le LabEx IMU et la Métropole de Lyon, s'intéresse aux déterminants géographiques et écologiques de la biodiversité urbaine, reliés aux pratiques d'aménagement et de paysagisme. Son territoire d'études est celui de la Métropole de Lyon, dans les espaces verts des logements en habitats collectifs.

Le Delta est un territoire d'une grande richesse de vies entremêlés où la cohabitation n'est pas sans engendrer des rapports de conflictualité. De nombreux habitants et acteurs déplorent aujourd'hui l'érosion de leurs liens, du dialogue, finalement un manque de lieux de rencontres dans ces vastes espaces. Cette situation est d'autant plus préoccupante que le territoire est plongé dans une crise de son identité, affectée par les changements globaux, qu'ils soient environnementaux ou sociaux. Il est crucial de comprendre quelles sont les conditions préalables à la coopération, à la co-construction de nouveaux méta-récits pour cheminer vers un avenir désirable.

Cette enquête nous a révélé un réseau d'acteurs du territoire et une écologie des relations où les tensions sont fortes pour converger vers un destin commun tout comme définir les règles du jeu pour y aboutir. Néanmoins, tous partagent un lien de filiation au

sol, où chacun se réclame d'être parent et/ou enfant des lieux, où chacun se situe d'après la stratification sédimentaire du delta par son appartenance à la x-ième génération. L'implication sensible est palpable et s'inscrit pour chacun entre gestion et gestation des paysages et des ressources. La rupture entre ces deux paradigmes semble aujourd'hui consommée et la crise est désormais celle de la garde partagée.

Cependant, au-delà de ces oppositions affichées, tous partagent un attachement et un amour commun au territoire qui pourrait prévaloir sur le conflit. Ce territoire émotionnel commun pourrait rassembler ceux qui aujourd'hui continuent pourtant de renforcer leurs lignes de démarcation et se rejettent par digue interposée leurs responsabilités.

Or, tous se retrouvent désormais face à un constat que chacun a pu ressentir de sa propre chair : les changements environnementaux sont entrés en nouvel acteur extérieur, qui menace et rend vulnérable leur delta protégé. Tous cherchent à sauver ces lieux de vie, des écosystèmes complexes où les cheminement des solutions sont variés et indéniablement multiples, à l'image de ce sel en solution qui sinue dans les méandres labyrinthique des canaux, glisse délicatement le long de la topographie ou contre les digues. Aujourd'hui, ce flux se ralentit, les positions se figent et cristallisent.

L'apparente naturalité des lieux ne dois pas faire oublier l'important interventionnisme humain qui l'as vu naître et sa faible soutenabilité tout comme l'absence de réponse univoque interroge aujourd'hui la nature des soins que les habitants humains et non humains peuvent apporter coopérativement au milieu. Une réconciliation est aujourd'hui indispensable pour réinventer et redistribuer les soins partagés au territoire et permettre à chacun de continuer à entretenir le lien sensible qui le rattache à l'éco-socio-système camarguais : la perte de reconnaissance de ces liens de filiation serait vécue comme un déshéritage, une véritable perte d'ancrage et de sens de l'existence.

« Les transformations en cours, visibles et expérimentées par tous ces dernières années ont initié un processus de deuil collectif. »

Chacun s'y retrouve relativement isolé, endigué dans le choc, le déni, la colère, le marchandage, la tristesse ou la résignation. L'expression du deuil est nécessaire pour avancer vers un destin commun et une reconstruction. Le deuil d'un âge d'or qualifié de « paroxysme camarguais » peut devenir ciment d'une nouvelle communauté habitante résiliente, en capacité de se projeter vers un nouveau destin commun qui cheminerait en gouvernance sociocratique.

L'oralité camarguaise, véritable art local caractérisé par une force de jeu et de dialogue à la certaine théâtralité, pourrait

être réinvestie et mis en scène dans des concertations via les méthodes du théâtre forum et du théâtre de l'opprimé. Ces outils empruntant à la comédie et aux jeux de rôle permettraient de puiser dans l'identité locale et d'ouvrir des modes de dialogue, afin d'évacuer par la catharsie, mais aussi de faire émerger de nouveaux mythes, permettant à chacun de s'impliquer dans des visions, missions et luttes partagées. Sophie Coudray, chercheuse en théâtre politique formulait ainsi « c'est le peuple qui doit être à l'origine de ses propres représentations et il doit être en mesure de produire lui-même un théâtre qui correspond à son point de vue et à ses aspirations, et dont il peut faire usage dans ses luttes. »

MICROBIOLOGIE

DU

SOL INVISIBLES ?

Marine Durand

Sa thèse, accueillie au sein du laboratoire d'écologie microbienne de Lyon (UMR 5557), est dédiée aux processus et conséquences de la bioremédiation en milieu urbain.

J'arrive pour la première fois dans ce territoire de tradition agricole qu'est la Camargue, lundi 20 février 2023. Je suis missionnée en tant qu'écologue des sols, pour participer à une étude portant sur l'impact du réchauffement climatique qui touche le delta du Rhône. Et plus particulièrement, sur les Rencontres de la photographie de Arles, dont la hausse des températures a touché de plein fouet, non seulement les œuvres, mais surtout les visiteurs avec des températures atteignant plus de 40°C dans la salle d'exposition à l'été 2022.

Mon statut d'écologue des sols m'engage dans l'imaginaire d'un territoire Camarguais où la place des sols est centrale. J'imagine un sol organique, basé sur l'utilisation des sédiments du Rhône, laissé par les crues. Ou peut être que l'épandage des effluents des élevages alentours y est une pratique courante dans ce berceau des troupeaux traditionnels des chevaux et des taureaux. D'autant Plus que l'utilisation d'intrants chimiques est fortement déconseillée dans les zones humides, pour des raisons de contamination des eaux.

J'ai hâte de pouvoir en apprendre plus sur la qualité des sols et la diversité microbienne qui l'habite et permet la nutrition des plantes. Que les spécialistes de la diversité et les

agriculteurs me partagent leur connaissance du cycle de l'azote. Et potentiellement retrouver au détour d'une discussion Azospirillum ma bactérie préférée, qui fixe l'azote, stimule la croissance des plantes et que l'on retrouve très souvent dans les cultures de riz.

Mon imaginaire de l'importance du sol se renforce lorsqu'à mon arrivée à Arles, on me présente le futur lieu d'exposition nommé « ground control », littéralement contrôle au sol. Son emplacement géographique m'interpelle ! Il est situé entre deux voies de chemin de fer. La première, par laquelle je suis arrivée. C'est l'une des voies d'entrée vers le delta du Rhône, témoignant de l'activité actuelle de l'homme. L'autre se trouve derrière le bâtiment, et est depuis longtemps délaissée, témoin de la présence passée de l'homme. Les rails sont presque de manière imperceptible, recouverts d'une abondante végétation.

Je me fais la réflexion que la nature est incroyablement résiliente. Et puis arrive les rencontres de terrain. Quelle déception !

« Les scientifiques et les agriculteurs rencontrés parlent d'un sol support d'activités, d'un sol salé, d'un sol parfois asséché... Une vision d'un sol minéral bien loin du sol vivant que j'étudie au quotidien. »

La diversité du sol est très peu connue, de toute part. Seule la biodiversité à l'échelle macroscopique compte. On me parle de plantes, d'oiseaux et de poissons, que l'eau et les dérivés d'usage par l'homme perturbent.

On m'apprend que les intrants chimiques sont monnaie courante dans les cultures. En s'asséchant, le Rhône n'a plus de crues suffisantes pour les cultures. Des autorisations de puisage de l'eau dans les nappes, sans limitation de volume, sont données aux cultivateurs, nous a appris l'un des agriculteurs. L'utilisation d'épandage est parfois réalisée, mais reste rare.

Finalement c'est l'eau qui préoccupe : l'eau qui submerge, l'eau qui s'infiltre et l'eau qui parfois manque à la terre.

Cette eau, c'est également elle qui depuis des milliers d'années, façonne le paysage camarguais, et qui a permis une succession de biodiversité à toutes échelles. L'eau qui a permis à toutes un écosystème dont l'homme fait partie de s'implanter jusqu'au littoral.

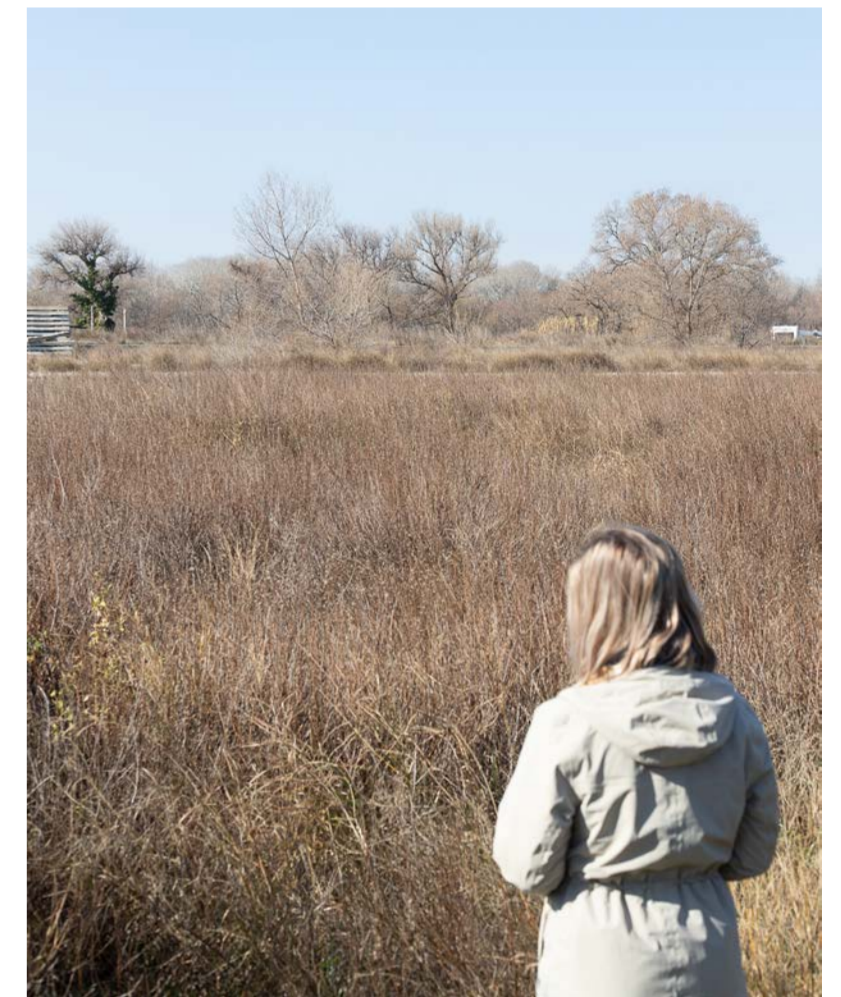
Dans chaque témoignage des acteurs du territoire du Delta du Rhône, un dilemme entre passé et présent retenti. Une nostalgie qui parfois limite les perspectives, l'avenir dans les décisions impératives qu'il faut aujourd'hui prendre face au changement climatique.

Un désir de maintenir une Camargue qui s'est construite depuis 200 ans, mais qui pourtant change de manière inévitable. Un bras de fer entre le naturel et l'artificiel omniprésent et qui caractérise depuis toujours ce delta.

Néanmoins, la nature a toujours le dernier mot. L'homme qui a

jusqu'à présent résisté, comme l'ont fait la faune et la flore, devra présenter des stratégies d'adaptation, et potentiellement rebrousser chemin face au contexte actuel de la Camargue, où les prévisions de montée des eaux et de salinité du sol s'intensifient.

« À travers ce discours à l'allure fataliste, je reste une grande optimiste, à l'image de la voie ferrée de Ground Control en friche, où la nature est incroyablement résiliente. »



© Raphaël Lods

VIVRE AVEC

LE(S)

RISQUE(S)



Adrien Toesca
Ingénieur Génie Civil et Urbanisme de l'INSA de Lyon, doctorant de l'École urbaine de Lyon dans le laboratoire CETHIL (Centre d'énergétique et de thermique de Lyon) dont le sujet de thèse s'intitule : 'Évaluer les performances des bâtiments urbains passifs face aux canicules à venir'. Il soutient le 5 avril 2023.

Ce récit s'inscrit dans un contexte où les canicules très intenses de l'été 2022 ont remis en question l'habitabilité (ou l'utilisation) du bâtiment Ground Control lieu d'exposition lors du festival estival des Rencontres de la Photographie de Arles.

«Les températures de plus de 46°C à l'intérieur de Ground Control ont entraîné un risque sanitaire dépassant des problèmes de confort thermique isolé.»

En effet, en sortant de ce contexte géographique très précis, on s'aperçoit rapidement que l'entièreté de la Camargue, voir même du département des Bouches-du-Rhône, est soumise à une pression assez importante de risques remettant constamment en question l'habitabilité du territoire.

Comme évoqué pour la friche de la SNCF, l'entièreté de la Camargue est touchée par les surchauffes estivales qui sont

d'autant plus accentuées dans les zones les plus urbanisées avec les phénomènes d'îlot de chaleur. Les changements climatiques entraînent des canicules de plus en plus longues, intenses, chaudes... qui bouleversent nos manières d'habiter.

Le risque d'inondation est également omniprésent sur le territoire et concerne une très grande multitude d'acteurs à diverses échelles spatiales et temporelles. De Napoléon III en 1856 au SYMADREM de nos jours, la solution technique des digues a été retenue pour forcer les bras du Rhône à conserver les mêmes lits, figeant ainsi une partie de l'évolution ancestrale du delta du Rhône qui forgeait par le passé le paysage du territoire de la Camargue.

«Le risque d'inondation est plus présent au Sud avec le risque de submersion marine et l'érosion du trait de côte, tous s'amplifient ensemble avec le dérèglement climatique.»

La gestion de ces ouvrages entraîne de nombreuses problématiques et tensions : passant de la gestion du foncier à l'acceptation des décisions opposant régulièrement des visions antagonistes en termes de contrôle du vivant et du paysage.

À l'intérieur du delta, les problématiques de submersion marine, de montée de la mer et de sécheresse ont tendance à saliniser la Camargue rendant plus difficile certaines pratiques agricoles.

Les risques liés aux incendies sont un peu plus localisés avec une focale sur les 14 massifs forestiers du territoire. Mais de plus en plus d'incendies entrent dans la catégorie des « Autres Feux de l'Espace Rural et Péri-Urbain » (AFERPU) et menacent plus directement les habitants.

« Les risques d'incendie sont accentués par les sécheresses en période estivale induisant des départs et propagation de feu très rapides dans les zones rurales et peri-urbaines »

Heureusement la Camargue n'est pas spécifiquement touchée par des pénuries d'eau à l'échelle du territoire et est toujours en mesure de faire face aux feux avec notamment l'accès à l'eau de mer par les canaux en cas de feu de forêts.

Les risques technologiques sont également présents sur le territoire. Parmi ces risques, sont comptés notamment les risques industriels avec les usines autour de Fos-sur-Mer ou Tarascon, mais également avec les risques des ruptures de barrages.

Le dernier risque de cette énumération peut paraître étonnant. Le département des Bouches-du-Rhône est dans une zone sismique avec le niveau de

risque le plus élevé possible. Le territoire de la Camargue est moins touché mais le risque est toujours présent.

Cette longue énumération de risques auxquels les habitants du territoire de la Camargue sont exposés pose nécessairement la question du « vivre avec le risque ». Il existe sur le territoire de nombreux rappels de ces risques : les digues, les marqueurs de niveaux de crues, l'obligation de Débroussaillage (pour limiter les départs de feu), les campagnes de préventions... Des études montrent que la période de sensibilité après catastrophe n'est que de 7 à 8 mois, ce qui montre l'importance de toujours agir dans le rappel pour maintenir une mémoire du risque. Sur le plan des crues, cette année sera marquée par le 20ème anniversaire de la der-

nière grosse crue de 2003. Sur le plan des canicules, il est difficile de se rappeler d'une année sur l'autre l'intensité avec laquelle la chaleur a été subie.

Une question reste en suspens pour une bonne partie de l'année pendant laquelle nombre de personnes parcourant la Camargue sont seulement de passage. Comment rendre les touristes conscients des risques et des tensions sans pour autant rentrer dans la peur afin de ne pas dégrader l'attractivité et l'expérience du territoire.

Faut-il constamment mener des travaux d'aménagement de plus en plus lourds afin de faire face aux risques de plus en plus menaçants pour conserver le territoire comme une vision de ce que l'on a connu ? Ne serait-il

pas aussi possible d'envisager que des changements sont à venir et que le passé ne doit pas nécessairement subsister, et donc réinventer collectivement des manières d'habiter et de vivre avec le risque.

DISPARAÎTRE

OU

NE

PAS

DISPARAÎTRE

Ici, un paysage liquide dans le delta et solide à Arles porté par un velum de ciel immense.

Nulles ressources en présence hormis les plus têtues : les vents, le Rhône, la sagne, les hommes. Et le sel qui porte le goût, qui ronge les sols et les mains. Depuis toujours, l'effort est la règle : apporter par le fleuve la pierre de Fontvieille et le bois des Alpes, construire des digues et des canaux qui tout à la fois protègent et ménagent des bassins nourriciers. Territoire dual où il faut se méfier de ce qui fait vivre, tout à la fois se tenir à distance et coopérer pour survivre. Comment serait-il possible d'accepter la disparition à l'œuvre lorsque le travail est si âpre ? Comment serait-il possible alors de voir que la lutte est inégale ? Jusqu'où l'effort

peut-il être porté ? La solution est peut-être de louvoyer comme dans l'arène où le taureau est esquinté avant d'être affronté par le toréro. Quels départs possibles offre ce delta qui fond, et cette ville qui offre des restes sublimes mais un horizon flou. Je vois ici nombre de toréros qui suivent la règle du possible : certains portent des activités culturelles en des lieux impropres aux hommes et aux œuvres, d'autres empruntent des chemins scientifiques a priori contre-intuitifs, ou bien encore une diversité d'acteurs agiles recyclent et détournent. Mais je vois aussi nombre de toréros attachés à un récit fait de mirages qui pensent pouvoir affronter seuls le taureau puissant et vigoureux, tout frais extrait de ses pâturages. Ceux-là, que la disparition effraie le plus, se dissoudront les premiers.

Valérie Disdier
Présidente de Cité anthropocène et directrice-adjointe de l'École urbaine de Lyon (jusqu'en juin 2023). Elle dirige avec Michel Lussault, la collection À partir de l'Anthropocène au sein des Éditions Deux-cent-cinq. Historienne de l'Art et urbaniste de formation, elle a co créé et dirigé Archipel centre de culture urbaine (Lyon), lieu de production et de diffusion de la culture architecturale et urbaine contemporaine.



© Edouard Manet

GÉOHISTOIRE

EXPLOITER

OU

PRÉSERVER

En tant qu'historien de l'environnement, l'enjeu a été d'appréhender la co-production de cet espace camarguais, sur la moyenne durée. On va parler d'un système socio-écologique dès le XXe siècle qui représente de ce point de vue une période particulière de transformation.

Je me suis donc appuyé sur des articles de revues scientifiques, et sur les divers entretiens que j'ai eu la chance de réaliser avec plusieurs acteurs du territoire en compagnie de certains de mes camarades d'horizons variés.

L'intérêt de l'approche géohistorique que je propose est de dénaturer l'espace analysé et de mettre en lumière sa dimension constructiviste, ses acteurs impliqués et ses rapports de forces.

La Camargue, comme tout autre espace, est le produit de relations plus ou moins conflictuelles entre des acteurs locaux dont les intérêts et l'usage des ressources peuvent diverger. Par ailleurs, la Camargue est un espace difficile à contrôler, et ce, depuis les premiers établissements ou tentatives d'établissements humains. C'est un espace instable, changeant, caractérisé naturellement par une forte

évaporation et une salinisation des sols.

Après-guerre, cet espace fait l'objet d'une politique de protection rencontrant dans un premier temps l'hostilité des propriétaires. La mise en place d'un mode de gestion particulier du parc naturel régional (PNRC), une fondation dans laquelle les propriétaires ont une place prépondérante est finalement décidée. Cette prédominance est reconnue et acceptée par l'Administration. La gestion de cet espace leur est donc remise.

Mais le delta est un espace « ressources » et productif. Ce développement s'est justement appuyé sur une rhétorique de la préservation qui a été mobilisée par les acteurs économiques dont les activités reposent sur l'exploitation des ressources. Elle permet de légitimer leur position en tant que premier gestionnaire territorial.

La rhétorique de l'espace « menacé » ou « assiégé » comme le présente Bernard Picon dans son article, « Du bon usage de la menace. Chronique des représentations de la nature en Camargue » de 1996, a été et est notamment mobilisée par les riziculteurs. Ils soulignent que l'équilibre écologique du delta

(eau salée/eau douce) repose très largement sur leur activité et leur bonne gestion. Sans eux, cet espace ne serait qu'un vaste désert de sel. Par conséquent, le développement sans précédent de la riziculture accompagne ainsi les politiques de préservation du PNRC. La superficie occupée par ce type d'exploitation a été pratiquement multipliée par quatre en trente-cinq ans : 1980 = 4 000 ha, 1981 = 5 500 ha, 1985 = 11 000 ha, 1996 = 20 000 ha, 2008 = 12 000 ha, 2015 = 15 000 ha, 2019 = 11 000 ha.

La production de sel a aussi connu une croissance importante après-guerre passant de 30 à 40 000 t/an à la fin XIXe-début XXe à 900 000 t en 1975 et 800 000 t au début des années 2000.

Cet espace est le lieu de contradictions apparentes. Outre les discours de préservation qui reposent sur des pratiques productivistes d'« extraction » de ressources, le delta camarguais marie porosité et insularité. S'il peut être perçu comme une île, du point de vue culturel, mais aussi physique avec l'érection de digues, c'est un territoire dont le développement ne peut être pensé isolément d'un ensemble d'acteurs, institutions ou territoires extérieurs.

Je pense notamment aux aides de l'Agence de l'Eau, aides de l'Europe (programme Life pour l'environnement et le climat), aides de la PAC, mais aussi aux revenus d'activités qui dépendent de l'extérieur, que ce soit le tourisme ou les débouchés de divers produits comme le sel ou les produits agricoles comme le riz qui intègrent des marchés qui débordent très largement la région.

Par ailleurs, les politiques de protection dont il bénéficie depuis quelques années impactent d'autres espaces. Je pense ici à la problématique des crues du Rhône dont certains acteurs nous ont parlé et qui ont évoqué le « report du delta » en amont. Le delta n'est plus finalement, son fonctionnement a été fortement altéré voire déplacé.

Le changement climatique et la gestion des risques associée (inondations) qui impactent l'environnement du delta est porteur de conflits socio-écologiques et d'iniquité qui en débordent. C'est aussi l'identité de ce territoire qui est remis en question face aux implications du changement climatique. Faut-il préserver cet espace quoi qu'il en coûte, et cette identité qui lui est liée, dont le statu quo repose sur de lourdes infrastructures, un interventionnisme sans précédent et la production d'inégalités territoriales ?



© François De Gasperi

ARCHITECTURES

NON

ÉTERNELLES

DES

QUOTIDIENS

EXPLORATOIRES



© Jérémie Cheval

Jérémie Cheval
Docteur en architecture.

Il a dirigé, au sein de l'École urbaine de Lyon, la formation doctorale et Radio Anthropocène. Il réalise des activités de recherche et de formation appliquées dans des sites où il engage une diversité d'intervenants, en Chine et en France. Il publie et est curateur d'expositions.

A publié : Chine Construire l'héritage, Puses 2019.
Vies d'un lilong, Les xéroglyphes, 2016.

Le mistral souffle, le Rhône se réduit, le sel monte avec la mer, le soleil brûle, la végétation se penche, les humains et non-humains explorent un territoire deltaïque.

Ici, tout évolue entre porosité et résistance (Public Realm, Sennett 2013). Chaque élément participe à la transformation de l'un comme de l'autre, dans une complexe interdépendance. L'impact des humains, selon un point de vue social et spatial, est visible en Camargue dans son territoire anthropisé, contrôlé et bouleversé par l'anthropocène à toutes les échelles. Dans cet espace de marge entre mer et terre, tout semble plus fragile qu'ailleurs, affrontant les premières traces des enjeux probabilités et prospectifs car, entre autres, la mer monte et le sol se réduit. Face à cela, humains et non-humains se positionnent et se raccrochent à ce qu'ils appellent leur espace de vie. Entre agir et non agir, entre rester ou partir, ils s'activent, ils étudient, ils cultivent, ils nichent, ils nourrissent, ils pêchent, ils évoluent, ils chassent, ils poussent, avec

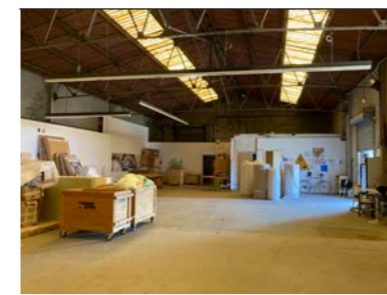
ce qui se trame et ce qui est possible, ils explorent au quotidien.

En fonction de la résistance ou de la résilience des constructions et des ancrages, le vivant fait face à ce qui se liquéfie, se sédimente, se déplace... Entre agir et non-agir, les prises de décisions sont nombreuses. La différence semble régner comme en témoignent les conflits des uns et des autres. Et pourtant, le vivant réagit ensemble car il explore les changements en cours. Les humains forment des alliances complexes reliées par des bouts de tuyaux, par des digues, par des pierres, par des cultures, par des usages, par des observations, des études ou des voies... Ils font évoluer des sols par disparition, comme aux anciens salins, ou par apparition, comme en témoignent les chantiers en cours dans la commune. Et s'ils n'agissent pas ils observent, ils remarquent, ils témoignent...

D'un point de vue architectural, les enjeux liés à l'anthropocène dans ce territoire amènent à considérer différemment les

constructions qu'on appelle temporaires ou permanentes. Tous les bâtiments construits évoluent avec des phénomènes d'une forte intensité. Ils sont impactés par l'amplitude et les mouvements du vent, de l'eau, des températures, du sel mais aussi des usages. Qu'il s'agisse des constructions les plus modestes, comme par exemple le village de pêcheurs de Beau-duc, ou encore des monuments, comme par exemple l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer, toutes évoluent vers l'effacement, dans un temps plus ou moins long. La qualité d'usage qu'offrent les volumes construits en Camargue n'est plus la même car elle tentait de contrôler les éléments dans ce que signifiait alors le climat méditerranéen.

On sait qu'aujourd'hui, d'un point de vue technique, l'architecture pourrait s'adapter aux nouveaux enjeux climatiques, mais pour combien de temps ? Avec l'anthropocène, on ne peut plus agir face à un seul risque, il faut inventer d'autres manières d'être au monde et s'adapter. L'histoire nous montre qu'ici,



STOCKER - EXPOSER

RÉCUPÉRER - RÉUTILISER



Vendre



Classer



Espérer



Archiver



Louer



Prêter



Occuper



Organiser

RANGER - CLASSER

TRIER - JETER



© Jérémie Cheval

ces mêmes volumes se sont déjà fortement reconvertis avec la houle, les mouvements saisonniers et autres changements dans le temps. Par exemple, les cabanes de gardian ont abrité des ouvriers, des agriculteurs, des pêcheurs, des vacanciers, des passants, des animaux, des objets, des matières, des expositions et j'en passe. La richesse des espaces disponibles permet d'accueillir une diversité d'activités, de modes de vie, de passage et de stockage.

«La richesse des espaces disponibles permet d'accueillir une diversité d'activités, de modes de vie, de passage et de stockage.»

On constate différentes prises de place, de positionnement et de rapport de pouvoirs plus ou moins grands. Les installations et les constructions, les désinstallations ou les déconstructions, impactent l'équilibre fragile, chaque année repensé en fonction de ce qui se passe autour et de ce qui est possible. En observant le territoire à l'aune du fonctionnement des Rencontres de la photographie dans la ville et au-delà, on comprend que l'action dépendra toujours

des autres. Chaque lieu qui ouvre, chaque espace qui ferme modifie l'équilibre et s'ouvre alors un nouveau mode exploratoire.

Travailler à l'aune des Rencontres, c'est découvrir le monde à Arles, mais dans le cadre de cette enquête, c'est comprendre des fonctionnements communs aux acteurs qui interrogent chaque lieu, chaque bâtiment, chaque espace

comme des possibles à des moments différents, souvent superposés. L'espace disponible et les lieux à défricher reçoivent une multitude de mise en scène plus ou moins temporaire. Les magasins, les usines, les maisons, les rues, les tours, les théâtres, les musées, les galeries, etc., tous commencent par du vide, un volume disponible plus ou moins identifié pour des usages. Rien n'est figé, car tous ces espaces subissent et acceptent la pression de l'évolution de leur

environnement social et spatial. Chaque prise de place réunit ou repousse des vivants, volontairement ou involontairement, créant de nouveaux rapports de force dans un environnement fragile rempli de pouvoirs forts. Les usines, la Tour du Valat, les rizières, la tour Luma, les Rencontres, le Parc naturel régional de Camargue, les territoires de chasse, les agriculteurs, les logements, les plages, les élevages, les transports, la gare, les places...

Le bâtiment qui recevra l'exposition «Soleil Gris», en entrée ou sortie de ville, est chaud, brûlant, pollué, amianté, proche des incendies aujourd'hui et demain de la mer. Ground Control, un mythe comme les autres, le sol ne peut être contrôlé, l'anthropocène rappelle les secousses, rien n'est figé et tout est encore vivant ! Peu importe le devenir de ce bâtiment, les expositions, les constats, les stockages, les acteurs, le public, les passants et les non-humains, pour les Rencontres de la Photographie, ils joueront chaque année une nouvelle pièce ici ou ailleurs. Il s'agit alors d'intégrer l'anthropocène,

qui s'interroge ici aujourd'hui sur l'évolution des températures et de l'hygrométrie, et qui sera autre demain. L'impact des activités humaines continuera de bouleverser implacablement nos fonctionnements. Peu importe la durée de nos projets, savoir avancer en imaginant la valeur et l'impact de nos actions est désormais une urgence pour les générations à venir. Transmettre l'adaptation face à l'incertitude sans renoncer, c'est penser à demain et explorer ensemble l'imprévisible.

Nombreuses seront les préconisations pour améliorer ce site, mais n'oubliez pas qu'il n'est pas éternel et que les usages de demain sont nécessairement inconnus. S'interroger sur Ground Control, c'est prendre en compte la totalité des espaces d'expositions qui évoluent avec ce que vous avez changé dans chacun d'entre eux. Certains déconstruisent des digues en front de mer, d'autres les observent, les étudient, les regardent. À vous de créer votre propre démarche exploratoire qui commence avec la chaleur et qui continue avec le vent, les feux, les sols, l'eau, le sel, les non-humains...

OÙ

ALLER ?

« *Le début de quelque chose, des questions supplémentaires.* »

Après ces rappels méthodologiques, autant de boussoles qui nous servent à mieux nous orienter sur ces sols incertains - et puisque la méthode c'est initialement en grec la "poursuite ou recherche d'une voie", il convient de savoir où nous souhaitons aller.

Car si tous les chemins mènent à Rome dit-on ; ici les réflexions menées sont des chemins de traverse qui nous conduisent tous à notre point de départ, l'espace de Ground Control, pour éclater dans des lignes de fuite plurielles. C'est un atterrissage forcé, celui auquel nous invitait

Bruno Latour, qui fait de ce lieu plus qu'un point d'arrivée, une escale vers de nouveaux itinéraires, un bâtiment qui s'offre comme un terrain d'expérimentations pour réfléchir plus en avant aux enjeux de l'anthropocène en territoire arlésien.

« *Alors où aller ?* »

Telle est la question. Pour y répondre, il s'agit peut-être d'abord de statuer sur là où il ne faut plus aller et de convenir ainsi de ce qu'il ne faudrait pas faire.

Faire de Ground Control un espace accueillant des simples aménagements techniques énergivores tels qu'un système de climatisation, coûteux, sujet aux aléas, et incompatible avec les enjeux de redirection écologique

Penser l'avenir de Ground Control sans intégrer une réflexion sur les sutures à opérer avec le reste du territoire urbain d'Arles : à l'échelle de la parcelle même, avec la proximité immédiate de la famille Gorgan ; à l'échelle de la ville centre avec l'enjeu de la requalification de l'entrée de ville (espace gare) ; à l'échelle de la commune d'Arles, avec le reste du territoire jusqu'au front de mer. Ensuite, de considérer que les

comme des recommandations formulées bien souvent à l'interrogative et se pensent sur

« *Penser l'adaptation du bâtiment de Ground Control c'est impliquer la pluralité des acteurs qui font le territoire.* »

pistes d'explorations proposées sont davantage des interrogations que des réponses fermes, tant le cheminement en ces sols incertains nous impose de prendre en compte la question de l'incertitude, et de nous faire ainsi modeste face à la pluralité des acteurs engagés et de leurs intérêts parfois contradictoires. Nos réflexions s'offrent ainsi

différents plans : des solutions techniques et architecturales d'abord ; des réflexions sur les pratiques culturelles pour conduite un festival d'art en terrain méditerranéen ensuite ; une invitation plus prospective sur le type de programmation que pourrait accueillir Ground Control enfin.

Déconstruisons ensemble le Mythe de l'été. Car prendre en considération les bouleversements climatiques en cours, c'est avant tout s'attaquer aux croyances qui empêchent de voir autant que d'agir. Parmi les mythes les plus profondément ancrés dans les esprits du XXIe siècle dont nous avons hérité : le mythe de l'été. Période d'insouciance, de légèreté, de loisirs, de plaisir, de voyages... l'imagerie de la période estivale semble incarner d'une part ce qui reste du paradis perdu - dont la Méditerranée idéalisée est en quelque sorte l'une des dernières traces proches - et d'autre part la contrepartie des sacrifices consentis dans le cadre de l'activité économique salariée.



© Cao Jingyu

Une démarche exploratoire ?

Faire de Ground Control une chambre d'écho des différentes thématiques anthropocène du territoire : gestion de la ressource en eau, usages agricoles, pollutions, préservation de la biodiversité, industries héritées de l'holocène.

Ground Control pourrait devenir le reflet de ces récits croisés à travers une programmation annuelle et sérielle artistique et scientifique permettant de documenter le devenir du territoire arlésien.

Faire de Ground Control un espace à la croisée des enjeux politiques, scientifiques et artistiques en proposant aux visiteur.euse.s de documenter aussi les effets du changement climatique en territoire arlésien. Ce pourrait être une manière de donner la parole à ceux qui l'ont moins, un objet démocratique et artistique.

Penser la programmation de cette exposition de manière à décentrer le festival des Rencontres au delà du seul centre ville.

Création d'une charte ou d'un manifeste pour fonctionner avec la ville, les espaces d'expositions, les "prêteurs", les photographes, les assureurs...

Déconstruire le mythe de l'été ?

Un festival estival mais dans un ailleurs sur le territoire français plus propice à des températures moins chaudes ;

Un festival à Arles mais sur une autre temporalité (exemple : toujours deux mois mais du début des vacances d'hiver à la fin des vacances de Pâques) ;

Être quotidiennement en veille sur les conditions et l'impact de chaque exposition (température, hygrométrie, qualité de l'air, etc. au regard des personnes et des photographies) afin de mesurer l'habitabilité des lieux et pouvoir réagir rapidement.

Modification significative des horaires d'ouverture des lieux d'exposition mais aussi des horaires des commerces et ceux des transports publics, car tout fonctionne ensemble aussi bien pour les agents d'accueils/les médiateurs que pour les publics (exemple : se mettre à l'heure espagnole soit 9h30-13h30 puis 16h30-20h30)



© Nils Freyermuth

Ground Control ?

Adaptations low-tech du bâtiment

Penser le territoire, l'espace bâti ou non bâti disponible, déjà là, comme une ressource énergétique à exploiter dynamiquement. Non pas pour en extraire une source de profits matériels directs, immédiats ou spéculatifs mais une énergie immatérielle servant des possibles bénéfiques.

Les Rencontres puisent dans un réservoir d'espaces, de lieux disponibles immédiatement et à moindres efforts d'énergies, temporairement ou sur le long terme. Il est impératif de maintenir ce « réservoir » disponible en nombre, et de l'inventorier au travers de leurs qualités génériques (symboliques, dimensionnelles, de confort, de temporalité, d'économie).

Il faut penser le patrimoine bâti ou non bâti, historique ou sans valeur symbolique, au travers de ses capacités à accueillir immédiatement des actions sociales, sans souci d'avoir à trop le transformer pour le figer autour d'usages ou d'objectifs qui, par nécessité d'économie raisonnée et durable, doivent pouvoir évoluer en nature et en temporalités.

Ground Control : quels potentiels de résistance à la disparition ?

- Sa disponibilité
- Sa situation sur le territoire (près de la gare, sur les parcours, proche du futur pôle multimodal)
- Le vide latéral facilement exploitable en continuité avec le bâti

exploitable en continuité avec le bâti

- Sa forme et sa surface fonctionnellement ouvertes
- Sa porosité aux apports climatiques (vent, luminosité)
- Son état relativement sain

- La volonté des acteurs d'en faire quelque chose d'utile socialement

Ground Control : quelles résistances à son adaptation ?

- Les usages spécifiques de la gare SNCF
- Les craintes autour de la proximité de la communauté gitane

- Son accessibilité aux Personnes à Mobilité Réduite

- Ses besoins de sécurisation

- Son exposition à l'ensoleillement (absence d'isolation thermique, éclairage zénithal sans protection solaire)

- Une toiture amiantée

- Les coûts potentiels d'aménagement pour l'adapter en Établissement Recevant du Public.

Les territoires, vivant parfois tragiquement de multiples et diverses disparitions, peuvent se projeter positivement en s'appuyant sur leur capital spatial pour le mettre au bénéfice de leurs actions ou de celles d'autres territoires ou acteurs déficitaires.

C'est cet état d'esprit, autour

d'une stratégie politique d'économie circulaire du patrimoine spatial qui qualifie des capacités d'adaptation permanentes et réactives à un futur, parfois incertain, d'évolutions des besoins ou des possibles, plutôt que celles à y résister, souvent vainement, en s'accrochant à un passé idéalisé définitivement disparu.

Au-delà d'un bilan carbone qui pourrait possiblement s'équilibrer, faire confiance à notre imagination pour gérer et vivre au moyen du déjà-là plutôt qu'à notre résignation à le voir disparaître.

Enquête anthropocène Février 2023	54-59	Où aller ?	
			GROUND CONTROL 2023

Cité anthropocène cite-anthropocene.fr	55-59	Où aller ?	
			Les rencontres de la Photographie 2023

TERRITOIRE

Considérer l'importance du glanage comme pratique spatiale et constructive à part entière (réemploi, recherche de lieux, nomadisme).

Préserver les espaces de liberté que sont les friches et les délaissés, refuges de biodiversité et de populations marginalisées.



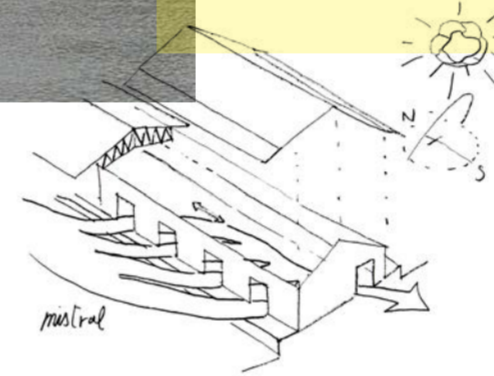
BÂTIMENT

Ré-ouvrir toutes les portes murées et occultées de manière à ventiler largement et naturellement la friche, selon le sens des vents.
Installation de claustras (murs en briques creuses) en doublement des rideaux métalliques abaissables si besoin. De la même manière, possibilité de réemploi des traverses sncf présentes sur site pour employer devant les ouvertures.

Placer les ventilateurs face aux ouvertures de manière à guider l'aspiration des flux d'air chaud vers l'extérieur.

Installer un filet ou un treillage végétalisé à l'éplomb du débord de toiture afin de limiter l'échauffement des façades et créer de l'ombrage.

Arroser la toiture en circuit fermé à l'aide d'une pompe et de tuyaux passant dans des eaux de pluie récupérées en toiture ou dans le Rhône.

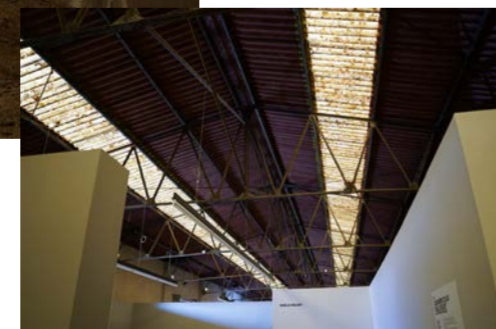


SITE

Relier le site de Ground Control à la ville en pensant une séquence spatiale agréable et un cheminement piéton ombragé.

Annouer les expositions dès le parvis de la gare à l'aide d'installations singulières (bannières, communication).

Faire avec l'existant et respecter le territoire ainsi que les usages des habitants du site.



SCÉNOGRAPHIE

Déposer des cimaises actuelles pour repenser des circulations permettant la circulation fluide des flux d'air.

Privilégier une orientation nord/sud des panneaux et créer un continuum spatial afin d'éviter l'effet de cloisonnement et de « labyrinthe » des espaces, désobstruer les portes.

Limiter l'utilisation de matériaux chauffants (éclairage, vidéo-projection) et privilégier les apports de lumière naturelle au nord.

Utiliser des dispositifs de séparation légers tels que des rideaux, améliorer les cimaises.

LE MONDE

QUE L'ON A

LE MONDE

QUE L'ON VEUT

À partir d'un corpus d'images du Delta réalisées par Eric Tabuchi et Nelly Monnier pour leur Atlas des régions naturelles, Jérémie Cheval a conduit un atelier avec les CP pour catégoriser ces images et induire une réflexion sur l'impact de l'homme et de ses activités sur la nature en introduisant le concept d'anthropocène.

tains des bâtiments photographiés.

Un atelier photo s'est déroulé dans un lieu explicite de l'anthropocène entre le Parc naturel de Camargue et les usines de Fos-sur-Mer dans le but de réaliser un panoramique à 360°.

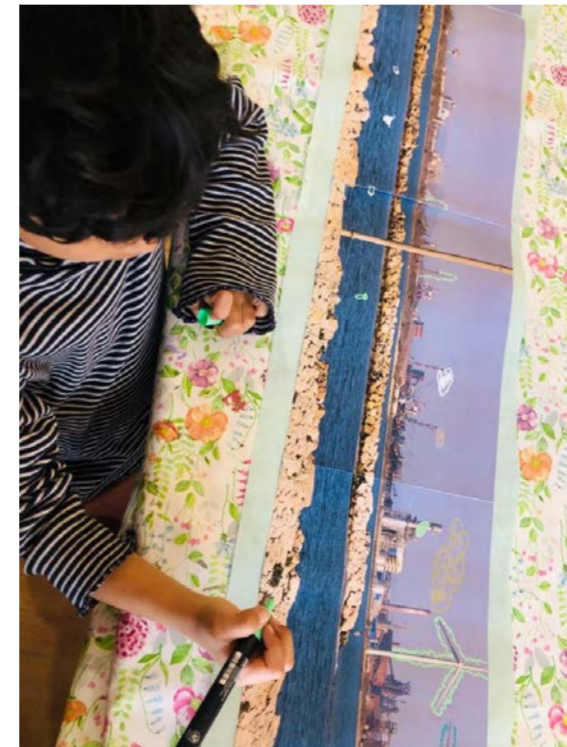
À partir des photos, les enfants ont réfléchi à l'absence de frontières et ont dessiné l'invisible.

Plus tard, les élèves de CE et de CM classeront aussi ces images, puis les CP leur présenteront leur frise afin de scier une discussion ainsi qu'une réflexion aboutissant à la définition de l'anthropocène.

Pour finir les enfants vont construire une structure d'exposition mobile pour présenter leurs montages à l'intérieur. Tandis qu'à l'extérieur ils réaliseront une fresque du monde qu'ils veulent.

Des podcasts, une installation et une exposition sont prévus au Domaine du Possible fin juin puis à POP.

Julina Castellás
Enseignante à l'École Domaine du Possible



Qu'est-ce qu'une Enquête Anthropocène?

Selon nous, les modalités d'une enquête anthropocène varient d'un contexte à l'autre.

Le but de la démarche est d'ouvrir des questions initiales sur un territoire marqué comme partout par l'impact des activités humaines, ici à Arles.

Nous proposons un parcours exploratoire sensible, physique, relationnel et documentaire dans un espace élargi.

Nous prêtons attention aux récits des acteurs humains et non-humains afin de mieux comprendre comment ils structurent ce qui les relie.

La solution unique et idéale est d'emblée écartée. Nous transformons la problématique pour l'ouvrir aux imprévus de demain.

C'est une approche polyphonique et transversale pour offrir des matériaux indispensables et des réflexions nuancées.

C'est un travail fragile, au détriment d'une certaine efficacité, car elle ne proposera pas des solutions technologiques. Sa flexibilité est sa robustesse.

Une enquête anthropocène ne saurait prétendre à se substituer à une étude scientifique traditionnelle, ni à une étude d'ingénierie.

Elle permet de faire émerger des solutions à composer plutôt qu'à imposer. Elle permet de refléter ce que beaucoup ne voient plus.

« Une transdisciplinarité forte. »

« Une équipe venant d'horizons éloignés : scientifiques, ingénieurs, artistes, praticiens de diverses formes de médiation sociale. »

« Un échange avec de nombreux publics, acteurs, résidents et témoins du territoire. »

« Une méthodologie adaptée aux limitations du temps et des moyens mis à l'oeuvre. »

« Une forme de restitution singulière. »